

MARIE STUART EN ÉCOSSE

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES, ET DOUZE TABLEAUX

PAR

MM. DEVICQUE ET CRISAFULLI

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE IMPÉRIAL (ANCIEN CIRQUE), LE 23 AOUT 1856.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

GEORGES DOUGLAS..................	MM. LACRESSONNIÈRE.
BOTHWELL...........................	CLARENCE.
HENRY DARNLEY.....................	TAILLADE.
DAVID RIZZIO........................	MOLINA.
CHATELARD..........................	MAXIME.
CALCRAFT............................	BOILEAU.
LENNOX..............................	BOUSSAT.
LINDSAY.............................	PHILIPPE.
BRANTOME...........................	SOLIGNY.
RUTHWEN............................	COCHET.
MELVIL...............................	PEUPIN.
ANDRÉ KER..........................	ACHILLE.
BELLENDEN..........................	
CAPITAINE DE LA GALÈRE..........	NOEL.

ANSLEY, tavernier......................	NERAULT.
UN BOHÉMIEN..........................	BRICHARD.
PREMIER HIGLANDER..................	NERAULT.
DEUXIÈME HIGLANDER................	LANGLOIS.
UN MATELOT............................	DOUTREVILLE.
UN TIMONIER..........................	DARCOURT.
MARIE STUART..........................	Mmes LACRESSONNIÈRE.
MARIE SEYTON..........................	MARIE DUCY.
AMY.......................................	VALERIE.
LA GYPSIE...............................	CORALIE.
MARGUERITE ANSLEY..................	MARIA.

SEIGNEURS, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, BOHÉMIENS, BOHÉMIENNES, SOLDATS, MATELOTS.

Acte premier. — Premier tableau.

La scène est à Saint-Germain, dans une salle des gardes attenant à la chambre royale. Plusieurs groupes de seigneurs et d'officiers vont et viennent et chuchotent.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

CHATELARD, DARNLEY, RIZZIO.

(A droite, près de la porte du roi, Chatelard, l'épée nue à la main est de garde. — A gauche, Darnley et Rizzio se parlent bas. — Groupes de seigneurs circulant, au fond.)

DARNLEY.

Es-tu sûr de ton dire, mon bon David ?

RIZZIO.

Certes, milord. — Madame Marie, reine d'Écosse et douairière de France, toute à son deuil, a repoussé offres et prétendants.

DARNLEY.

Ainsi, depuis que la reine est venue rejoindre la famille royale à Saint-Germain, nul n'a eu accès auprès de sa personne ?

RIZZIO.

Nul autre que miss Marie Seyton et... votre tout dévoué serviteur.

DARNLEY.

David, si par ton fait je deviens... ce que je désire... après la reine et le roi, aucun grand personnage n'aura le pas sur toi à la cour d'Écosse.

RIZZIO.

Milord, si la voix du pauvre chanteur Rizzio a quelque puis-

sance sur l'oreille de la reine Marie Stuart, les cours du Nord et celles du Midi peuvent rappeler leurs plénipotentiaires. (On relève Chatelard de garde.)

SCÈNE II.

Les mêmes, BRANTOME.

BRANTÔME.

Salut à vous, monsieur de Chatelard, la reine Marie s'est-elle enfin décidée à recevoir l'hommage de ses fidèles?

CHATELARD.

Pas encore, cher monsieur de Brantôme. Sa Majesté pleure toujours son pauvre petit roi, comme elle dit dans son touchant langage.

BRANTÔME.

Singulier hasard!... avez-vous remarqué cela, Monsieur, le roi François II est mort à dix-sept ans, après dix-sept mois et dix-sept jours de règne.

CHATELARD.

Laissant une veuve âgée de dix-sept ans aussi.

BRANTÔME.

C'est vrai. Nous avons changé de maître, monsieur de Chatelard; comment s'appelle ce nouveau maître, selon vous?

CHATELARD.

Mais... le roi Charles IX...

BRANTÔME.

Moi je l'appelle Catherine de Médicis.

UN HUISSIER.

La reine régente, Messieurs! (Au fond du théâtre passe Catherine, qui entre dans la chambre royale. — Elle est vêtue de noir. — Plusieurs femmes la suivent. — Tous se découvrent et saluent.)

BRANTÔME.

L'avez-vous vue, naguère, simple, modeste, effacée?... voyez-la aujourd'hui vêtue de son deuil éternel, et son masque de frondeur politique au visage : croyez-vous que le cœur de la femme ne saigne pas sous l'habit de la reine? Croyez-vous que le g... de la reine ne fasse pas taire en elle le cœur de la mère? Bien fin qui déchiffrera le terrible livre de ses amants et de ses ambitions. Mon jeune ami, il faut vous habituer à suivre du regard toutes les évolutions de cour... c'est très-intéressant, je vous assure.

CHATELARD.

Ah! quel ennui; passer sous le joug de cette femme triste et sombre, quand nous avions la plus gaie, la plus brillante des maîtresses.

BRANTÔME, souriant.

La belle des belles, la reine des reines, la belle reine Marie, n'est-ce pas?

CHATELARD.

Oui, celle qu'on a surnommée la dixième Muse, celle à qui l'on voudrait dire une fois : je t'aime! dût-on porter ensuite sa tête sur le billot.

BRANTÔME.

Oh! oh!... vous aussi!

CHATELARD.

Elle m'a regardé une fois.

BRANTÔME.

Et c'est plus qu'il n'en faut, car plus d'un l'aime à mourir qu'elle n'a jamais regardé. Telle que cette Circé dont nous entretiennent les vieux poëtes, il semble que cette belle reine ait, au lieu de sang dans ses veines d'azur, je ne sais quel philtre d'amour et de volupté. Elle paraît, on l'aime; tous, les vieillards, les enfants; monsieur l'amiral lui-même déride son front austère sitôt qu'elle lui sourit, et le roi Charles IX, lorsqu'il était encore dauphin, à peine âgé de onze ans, disait à la reine Catherine : Quand mon frère sera mort, j'épouserai la reine Marie.

CHATELARD.

Aussi un poëte inconnu a-t-il fait sur elle cette devise : Mourir ou être pris.

BRANTÔME.

Et ce poëte inconnu s'appelle Chatelard. Imprudence et jeunesse! L'amour des reines, après avoir été un nectar qui enivre, devient souvent un poison qui tue.

CHATELARD.

Je suis neveu de Bayard par ma mère et je suis sans peur.

BRANTÔME.

Sinon sans reproche. Mais elle emportera tous ces cœurs de France, cette enchanteresse, quand elle nous quittera pour son royaume d'Écosse.

CHATELARD.

On dit qu'elle va se retirer dans sa riante Touraine pour y fonder une cour d'amour, de chevalerie et de poésie. Ne vaut-il pas mieux rester ainsi la reine du monde civilisé que d'aller apprivoiser des loups et faire fondre des glaçons dans son pays de sauvages?...

SCÈNE III.

Les mêmes, plus GEORGES DOUGLAS.

GEORGES.

Vous calomniez la reine Marie Stuart et l'Écosse, monsieur le gentilhomme de la chambre!

CHATELARD.

De quoi se mêle monsieur le capitaine des gardes écossais?..

GEORGES.

Georges Douglas entend médire de son pays et de sa souveraine, il intervient, c'est son devoir. La reine Marie aime son peuple; son peuple l'attend. Elle retournera régner sur ses montagnes sauvages mais fières, et si on voulait nous la retenir, nous sommes là-bas cent mille montagnards qui viendrions la chercher pibrochs en tête et claymores au vent.

BRANTÔME, souriant.

Un de plus.

GEORGES.

Pour vous, Monsieur, vous êtes un plaisant de cour; cependant, comme le mot pourrait se répéter, je veux bien vous répondre... Oui, si vous entendez par là un sujet féal et respectueux de la reine Marie Stuart, un soldat prêt à mourir sur un signe pour elle et pour la vieille Écosse, oui, vous avez bien dit : Un de plus. Mais, s'il faut comprendre par votre mot un de ces damoiseaux effrontés dont votre pays pullule, un de ces muguets insolents, fanfarons de débauche et d'amour facile, pour qui toutes femmes sont femmes, même les royales... Oh! s'il s'agit de ceux-là, en parlant de moi, Monsieur, je vous l'affirme, c'est un de moins qu'il faut dire.

DARNLEY, qui s'est tenu à l'écart, s'approchant.

Bien parlé, Georges!...

GEORGES.

Quoi?... milord Darnley, vous étiez là et vous vous taisiez...

DARNLEY.

Que veux-tu?... je suis anglais, moi, mon cher, et sujet de la reine Élisabeth.

GEORGES.

Oui, mais vous êtes lord Henri Stuart, comte de Lennox, cousin de la reine Marie et, pardonnez-moi cette question, on vous dit envoyé ici comme un second époux, à demi présenté par la reine d'Angleterre?...

DARNLEY, nonchalamment.

Tu es curieux, Georges? Eh bien! il y a quelque chose de cela; je ne cache pas que, trouvant la reine merveilleusement belle, cet arrangement-là ne me déplairait pas trop; puis, maître David Rizzio, le chanteur favori de la reine, me prête son appui, et il paraît que c'est un grand point.

RIZZIO, bas.

Silence!

CHATELARD, retenu jusqu'alors par Brantôme, s'avance vers Douglas.

Monsieur, quelques-unes de vos paroles de tout à l'heure me sont restées au gosier.

DOUGLAS, très-calme.

Et vous venez me demander un coup d'épée pour les faire passer?...

CHATELARD.

Il y a plaisir à avoir affaire à vous, Monsieur.

BRANTÔME.

Messieurs, y songez-vous? dans un château royal!

DOUGLAS.

Monsieur de Brantôme a raison.. que dirait-on de la reine si nous allions nous battre pour elle. Touchez là, voulez-vous?

CHATELARD, se frisant la moustache.

Monsieur est Écossais?

DOUGLAS.

Oui.

CHATELARD, même jeu.

J'aurais cru monsieur Gascon... Après tout, rien d'étonnant! On dit que les Écossais sont les Gascons des trois royaumes.

BRANTÔME.

Chatelard!

DOUGLAS.

Laissez donc, monsieur de Brantôme; ne voyez-vous pas que monsieur de Chatelard a une idée fixe.

CHATELARD.

Laquelle, s'il vous plaît?...

DOUGLAS.

Celle de se faire trouer la poitrine, pour savoir s'il l'a aussi vide que la cervelle.

CHATELARD.

Monsieur, votre conversation est trop agréable pour que je

m'en prive, même en me promenant sous les grands chênes que l'on voit d'ici.

DOUGLAS.

Passez le premier, monsieur de Chatelard.

CHATELARD.

Monsieur de Douglas, je suis de garde, partant chez moi? (Ils sortent avec Brantôme.)

SCÈNE IV.

Les mêmes, moins DOUGLAS, BRANTOME et CHATELARD, plus MARIE SEYTON.

DARNLEY, à Rizzio.

Voilà deux jeunes coqs qui, s'ils reviennent ici, ne reviendront pas avec toutes leurs plumes.

RIZZIO, souriant.

Y voyez-vous mal pour vous, milord?...

DARNLEY.

Moi, que m'importe?...

RIZZIO, à part.

Aveugle! (Entre Marie Seyton.)

DARNLEY, allant à elle.

Miss Marie, la reine nous recevra-t elle ce matin?...

MARIE.

Milord, Sa Majesté va descendre à la chapelle où se trouve déjà madame Catherine!... Elle demande le livre d'heures qui est dans son oratoire.

DARNLEY, et plusieurs autres.

J'y vais...

MARIE.

La reine a désigné pour ce message, maître David Rizzio.

RIZZIO.

J'y cours, miss. (Rizzio sort.)

SCÈNE V.

DARNLEY, MARIE SEYTON, seigneurs.

MARIE, à part.

Georges n'est pas là! (Haut.) Milord, vous n'avez pas vu le capitaine des gardes écossais?

DARNLEY.

Lord Douglas!... Est-ce pour le service de la reine où pour le vôtre que vous le demandez?

MARIE, rougissant.

Milord!...

DARNLEY.

La! la! ne rougissez pas. Qui ne sait que Georges est votre fiancé, et que dans peu de temps le cœur héraldique des Douglas se croisera sur le même écusson avec la blanche colombe qui porte la devise des Seyton: « J'aime qui m'aime! » (Rizzio rentre.)

RIZZIO.

Miss Marie, voici le livre d'heures. Veuillez bien dire à la reine que j'attends toujours ses ordres et que milord Darnley est avec moi?

MARIE.

Oui, maître. (Elle rentre dans la chambre royale. — Entrent Douglas et Bothwell.)

SCÈNE VI.

Les mêmes, moins MARIE SEYTON, plus DOUGLAS et BOTHWELL.

BOTHWELL, costume moitié marin, moitié soldat.

Vrai Dieu! capitaine, vous tirez proprement!... Et si ce pauvre jeune homme n'avait pas rompu...

DOUGLAS.

Il en sera quitte pour garder la chambre deux ou trois jours. Vous demandez à parler à Sa Majesté la reine Marie, Monsieur?...

BOTHWELL.

Comme vous dites...

DOUGLAS.

Vous avez une lettre d'audience?

BOTHWELL.

Certes.

DOUGLAS.

Donnez.

BOTHWELL.

Ne peut-on m'admettre sur ma bonne mine?...

DOUGLAS.

Hein? Emmenez ce fou.

BOTHWELL, aux gardes qui s'avancent.

Doucement, ces Messieurs de nos montagnes ne plaisantent pas. Voici mon sauf-conduit.

DOUGLAS, prenant l'anneau que lui tend Bothwell et le remettant à un huissier qui sort.

Le sceau de monseigneur le cardinal de Lorraine. (Aux gardes.) Laissez-nous. (A Bothwell.) Que viens-tu faire ici?...

BOTHWELL.

Je viens offrir mes services à la reine Marie, en qualité de chef d'escadre, de pilote, de timonier, de ce qu'on voudra. La reine va passer en Écosse. J'ai à Calais six galères, véloces comme des requins et aussi bien armées. Je propose de passer la reine et sa suite de France en Écosse, à travers la flotte anglaise et sans coup férir.

DOUGLAS.

Comment peux-tu savoir que Sa Majesté quitte la France, puisque nous ne le savons pas, nous...

BOTHWELL.

C'est qu'à bien d'autres titres et qualités, car je suis d'aussi bon sang que tous les nobles ci présents, il m'est permis d'ajouter un grain de nécromancie, ce qui me donne la faculté de lire dans l'avenir, et à plus forte raison dans le présent.

DOUGLAS.

Tu me crois plus patient que je ne le suis, mon brave.

BOTHWELL.

Les voilà bien tous. Approchez céans, vous autres, et voyons si je suis un faux prophète... (Tous font cercle autour de lui et Douglas.) Il y a foule... Trions... (A Rizzio.) Viens çà, l'homme à la mandoline. Ta main! Veux-tu un conseil?... Au lieu de prendre la route du nord, prends celle du midi.

RIZZIO.

Où le maître va, le serviteur doit suivre. Je suivrai la reine en Écosse.

BOTHWELL.

Personne n'échappe à sa destinée. Tu es l'ami de la reine, tâche d'être celui du roi.

DARNLEY.

Voici ma main.

BOTHWELL.

Je lis dans tes yeux. Ils refléteront de doux regards, ces yeux-là... Tu iras haut, mon gentilhomme, très-haut, plus haut que tu ne crois aller.

DARNLEY.

Combien la prophétie?

BOTHWELL.

Je te la ferais payer, si elle devait te préserver d'un danger... elle ne fait que t'en avertir... tu ne me dois rien.

DOUGLAS.

A mon tour, maître...

BOTHWELL.

O toi, mon doux capitaine, il y a du pour et du contre dans ta destinée: tu aimes qui ne t'aime pas et tu es aimé de qui tu n'aimes pas. (Comptant.) Un, deux, trois, où est mon quatrième... Ah! le voici.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, CHATELARD.

(Chatelard, très-pâle, le bras en écharpe, mais ferme et souriant.)

DOUGLAS.

Chatelard! debout!... Imprudent!

CHATELARD.

Une piqûre, mon cher... Je viens d'apprendre que la reine d'Écosse allait donner ses ordres de départ. Mon service me réclamait. Je suis accouru.

BOTHWELL.

Monsieur de Chatelard, tenez bien à votre tête, car elle ne tient guère à vous.

CHATELARD.

Quel est cet homme?

DOUGLAS.

Je ne sais. (L'huissier qui a porté la lettre de Bothwell, sort de la chambre royale.)

L'HUISSIER.

De la part de Sa Majesté la reine d'Écosse, libre entrée à messire Jacques Hepburns de Bothwell!

DARNLEY.

Bothwell le déshérité!..

DOUGLAS.

Bothwell le maudit!

BOTHWELL, sur le seuil de la porte.

Bothwell le pirate, Messieurs! (Il entre dans la chambre royale.)

UN HUISSIER.

Messieurs, le lever du roi!.. (Tous les seigneurs sortent par la gauche.)

Deuxième tableau. — Marie Stuart.

La pleine mer, au soleil couchant. Le pont de la galère royale occupe diagonalement toute la profondeur du théâtre. La poupe élevée et dorée, avance à gauche, jusqu'au premier plan; la proue est tournée vers le fond à droite; une toile mouvante figure l'horizon et la marche du vaisseau.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE STUART, MARIE SEYTON. — LE CAPITAINE DU NAVIRE, DOUGLAS, DARNLEY, BRANTOME, CHATELARD, MATELOTS.

(Au lever du rideau, sur le gaillard d'arrière, Marie Stuart est endormie, étendue sur des coussins. — Marie Seyton, Brantôme et Chatelard l'entourent. — Le capitaine et Douglas sont sur le pont près du grand mât. — Un homme, recouvert d'un caban brun et la tête cachée, tient la barre du gouvernail. — Des matelots s'occupent de la manœuvre.)

LE CAPITAINE, criant.

Babord la barre.

LE TIMONIER, même jeu.

Babord elle est.

MARIE SEYTON.

Est-ce que ces hommes ne pourraient faire moins de bruit?.. Ils réveilleront la reine.

CHATELARD.

Je vais le leur recommander.

BRANTÔME.

Inutile. Sa Majesté a ordonné qu'on l'éveillât aussitôt que le vaisseau serait sur le point de perdre de vue les côtes de France... Regardez.

CHATELARD.

A peine distingue-t-on encore une ligne grisâtre. Miss Seyton, il est l'heure. (Marie Seyton éveille la reine et lui montre les côtes de France. Marie Stuart se lève et reste les yeux tournés de ce côté; elle pleure silencieusement.)

DOUGLAS.

Beau temps, capitaine!

LE CAPITAINE.

Hum!.. Il y a tout là-bas de petits nuages bruns qui viennent droit par notre travers, ça ne m'annonce rien de bon... Enfin, si le brouillard ne s'en mêle pas, tout ira bien.

DOUGLAS.

Et si le brouillard donne

LE CAPITAINE.

Bien fin qui s'en débrouillera. (Il se mêle aux matelots.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, DARNLEY, RIZZIO.

(Darnley et Rizzio sortent de l'entre-pont.)

DARNLEY, à Rizzio.

On est secoué d'une rude façon en bas... Qu'as-tu donc, Georges?.. tu as l'air inquiet. Que te disait la capitaine?..

DOUGLAS, bas.

Il me disait qu'on a peut-être eu tort de traiter légèrement les offres de ce Bothwell.

RIZZIO.

Y songez-vous? Donner pour guide à une reine un... un pirate!

DOUGLAS, froidement.

Qu'importe! si la pirate est bon marin... (Le regardant.) Les reines prennent parfois pis que cela pour se guider.

RIZZIO.

Monsieur...

DARNLEY.

David a raison, c'eût été une folie.

DOUGLAS.

Dieu vous entende.

DARNLEY.

Courons-nous donc quelque danger?..

DOUGLAS.

Nous!. il ne s'agit pas de nous, mais da la reine.

DARNLEY.

Oh! oh!.. en effet... les vagues s'enflent à vue d'œil.

LE CAPITAINE, criant.

Lofe! lofe! cargue la voila! (Les matelots carguent la voile.)

MARIE STUART, debout sur la dunette.

Adieu! France, adieu! Terre de France, adieu!

MARIE SEYTON.

Séchez vos pleurs, Madame et reine, vous allez bientôt voir la terre d'Écosse.

MARIE STUART.

Ah! mignonne, cette mer que nous sillonnons sépare mon berceau de ma tombe!.. France! ma France! mes yeux ne te voient plus, mais je te verrai toute ma vie dans mon souvenir.

Adieu, plaisant pays de France!
O ma patrie,
La plus chérie,
Qui as nourri ma jeune enfance!
Adieu, France! adieu, mes beaux jours!
La nef qui disjoint nos amours
N'a cy de moi que la moitié;
Une part te reste, elle est tienne,
Je la fie à ton amitié
Pour que de l'autre il te souvienne.

(Depuis quelques instants le ciel s'est assombri, le brouillard envahit l'horizon; la mer grossit, et le navire est ballotté violemment par les vagues.)

LE CAPITAINE, criant à travers son porte-voix.

Ohé!.. Tribord la barre! timonnier!

LE TIMONNIER.

Tribord elle est. (Les manœuvres s'exécutent vite et en silence. Le vent souffle violemment.)

MARIE STUART.

Ouragan, siffle et gronde!.. C'est beau, une tempête, n'est-ce pas, mignonne?..

MARIE SEYTON.

Votre Majesté devrait rentrer...

MARIE STUART.

Moi!.. Tu me connais peu, mon enfant. Tant qu'il y aura une place vide sur ce pont, j'y resterai. (A ce moment, un coup de vent épouvantable assaille la galère, entraînant tout dans sa chute, toiles et cordages. Le capitaine, qui se tenait accroché à des haubans, tombe à la mer.)

PREMIER MATELOT, criant.

Un homme à la mer!

DARNLEY.

Le capitaine!.. nous sommes perdus!

BOTHWELL, se découvrant.

Perdus!.. pas encore.

TOUS.

Bothwell!

MARIE STUART, avec étonnement.

Encore cet homme!..

PREMIER MATELOT, avec terreur.

Des brisans à l'avant!

BOTHWELL.

Et des brisans à l'arrière. Nous sommes dans le passage qu'on appelle *la Griffe du diable*... Timonier, à la barre! (Un homme s'élance à la barre. Bothwell prend un porte-voix et crie:) Montez le plomb de sonde... Attention, mes Lascars. Le premier qui bronche, je lui fais sauter le crâne La barre au vent!

LE TIMONIER.

Au vent elle est.

BOTHWELL, même jeu.

Du monde pour couper le mât... Abattez tout! (Deux ou trois matelots se précipitent, grimpent au mât. Un coup de vent les enlève. Ils tombent. On entend des cris horribles.) Coupez vite... on hésite... Une hache à moi... une hache!..

DOUGLAS, montrant Chatelard.

Monsieur, s'il ne faut que du cœur et des bras, nous voici.

BOTHWELL.

Coupez alors... et coupez tout. (Il s'élance, suivi de Chatelard, et attaque le mât à coups de hache. Quelques matelots se joignent à eux, le mât est coupé et tombe à la mer.)

BOTHWELL.

Le navire se relève-t-il?

LE TIMONIER.

Oui.

BOTHWELL.

Déblayez... jetez le plomb de sonde.

PREMIER MATELOT.

Six brasses.

BOTHWELL.

La barre à babord. (Les matelots saisissent les grands avirons qui sont à l'avant de la galère.)

LE TIMONIER.

Babord elle est.

PREMIER MATELOT, criant.

Huit brasses!

BOTHWELL.

Nous sommes hors du chenal et le vent baisse.

MARIE STUART, qui a suivi des yeux et avec admiration Bothwell pendant son commandement.

Eh bien! Monsieur?...

BOTHWELL, s'avançant et étendant le bras vers l'horizon.

Voyez-vous, Majesté? (Le temps s'est éclairci. Le soleil apparaît dans le lointain au milieu de lueurs rougeâtres.)

MARIE STUART.

Il me semble apercevoir un rivage à l'horizon...

DOUGLAS.

Ce sont les côtes d'Écosse.

BOTHWELL, s'agenouillant devant elle.

Reine Marie Stuart, rappelez-vous que le premier de tous, Jacques Hepburns, vous a montré le sol de votre royaume.

MARIE STUART.

Nous nous en souviendrons, milord, comte de Bothwell. (Elle lui tend sa main à baiser.)

Deuxième acte. — Troisième tableau.

La Taverne d'Ansley.

La taverne d'Ansley occupe toute la largeur de la scène. Le fond, vitré, laisse voir une rue du vieil Édimbourg; maisons gothiques à grands toits pointus. Presque toutes les fenêtres sont éclairées. C'est une nuit de fête nationale, la nuit de la Saint-Valentin. A chaque instant passent dans la rue des groupes de bourgeois, d'écoliers, les uns ivres, les autres dansant et chantant. Au lever du rideau, Ansley est seul dans sa taverne; puis Calcraft et Bothwell entrent, Bothwell paraissant suivre Calcraft.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANSLEY, seul, puis CALCRAFT et BOTHWELL.

ANSLEY, seul.

Oh! maudite soit la place publique, maudits soient les juges, le condamné et les badauds qui aiment mieux voir couler le sang sur un échafaud que l'ale ou l'usque baugh dans leurs verres. J'ai perdu ma journée! et sans la visite que j'attends ce soir...

CALCRAFT, sur le seuil.

Voilà bien ma taverne. (Il entre.)

BOTHWELL, le regardant entrer.

Voilà bien mon homme. (Il entre derrière lui.)

ANSLEY, s'avançant vers Calcraft.

Que servirai-je à votre seigneurie?...

CALCRAFT.

De l'eau-de-vie, et la paix. (Il s'assied.)

ANSLEY, regardant Bothwell qui s'approche.

Un verre ou deux?...

CALCRAFT.

Un.

BOTHWELL, s'asseyant à côté de Calcraft.

Deux.

CALCRAFT.

Le capitaine Jack!...

BOTHWELL.

Silence!

ANSLEY, criant.

Margot, trois verres pour leurs seigneuries. (Sortant.) Plus il y a de verres sur la table, plus il est facile d'en casser. (Il sort. Margot sert l'eau-de-vie et les verres, puis se retire.)

CALCRAFT.

Capitaine...

BOTHWELL.

Assez de capitaine. Parlons peu, vite et clair? .. Qu'as-tu fait depuis un an que tu as fui de mon vaisseau, après avoir fourré six pouces de fer dans le ventre de ton quartier-maître...

CALCRAFT.

J'ai essayé d'être honnête homme et... j'ai maigri...

BOTHWELL.

Et maintenant?...

CALCRAFT.

Je sollicite l'emploi de... fauconnier de la reine.

BOTHWELL.

Tu mens, tu as demandé à remplacer le bourreau d'Édimbourg, pour l'exécution de M. de Chatelard.

CALCRAFT, avec sang-froid.

Ça, c'est la pure vérité.

BOTHWELL.

Pourquoi te fais-tu bourreau?... par vocation?...

CALCRAFT.

Par humanité! Le bourreau actuel est d'un vieux et d'un cassé à donner le frisson à tous les condamnés. Et puis, on est bien payé, bien vêtu et bien nourri.

BOTHWELL.

Je crois qu'avant de couper les têtes des autres, tu ferais bien de songer un peu à la tienne.

CALCRAFT, à part et fouillant sous son manteau.

Ouaib! ceci sent mauvais.

BOTHWELL.

Tu as tué, il faut que tu payes ton meurtre... j'ai des preuves, donc tu m'appartiens.

CALCRAFT.

Pas encore. (Il tire un dirk et veut frapper Bothwell à la gorge. Celui-ci, qui le guettait, lui saisit le poignet et le serre tellement que l'arme tombe.)

BOTHWELL.

Décidément, tu es l'homme qu'il me faut.

CALCRAFT, secouant son poignet.

Ouf! quelle poigne!...

BOTHWELL.

Combien te vends-tu? je t'achète.

CALCRAFT.

Le prix que vous voudrez!... Quelle poigne!...

BOTHWELL.

A partir de ce jour, tu exécuteras tous mes ordres...

CALCRAFT.

Comme un valet.

BOTHWELL.

Tu me rapporteras tout ce que tu auras vu?...

CALCRAFT.

Comme un miroir.

BOTHWELL.

Tu auras l'œil partout?

CALCRAFT.

Comme une femme.

BOTHWELL.

Tu seras fidèle?

CALCRAFT.

Comme un chien.

BOTHWELL.

C'est bien. Ne s'est-il rien passé avant l'exécution de ce gentilhomme Français.

CALCRAFT.

Si, votre honneur. A ses derniers moments, il m'a dit : Voici une boîte qui contient des papiers. Ces papiers, quelqu'un viendra ce soir les chercher à la taverne d'Ansley. Tu les lui remettras en échange de cinquante couronnes.

BOTHWELL.

Cette boîte?

CALCRAFT.

Maître, j'ai juré de ne la remettre qu'à une seule personne.

BOTHWELL.

Qu'importe!... cette boîte!...

CALCRAFT, posant la boîte sur la table.

Prenez-la, maître. Comme ça, voyez-vous, je tiens mon serment, et je vous satisfais.

BOTHWELL, l'ouvrant.

Le portrait de la reine et une inscription. — Chatelard. — Un poëte! un fou!... quand on aime les reines, il ne suffit pas de poétiser et de mourir; il faut agir et tuer un à un ceux qui vous entravent... Pauvre Chatelard!... sans moi, Darnley lui eût fait grâce!... Eh! pouvais-je le laisser vivre... non... dussé-je semer un cadavre sur chaque marche de l'échelle que je veux gravir... j'arriverai au sommet. . Arrière sots scrupules. . faiblesses d'enfant... je joue aux échecs et tous ces hommes-là sont des pions, rien de plus... J'ai vu. — Remets cette boîte, plus viens prendre mes ordres.

CALCRAFT.

Où?...

BOTHWELL.

Au palais d'Holyrood.

CALCRAFT.

Je demanderai le capitaine Jacques Hepburns.

BOTHWELL.

Tu demanderas le comte de Bothwell, lord gardien de toutes les marches du royaume. (Calcraft stupéfait s'incline, Bothwell sort.)

SCÈNE II.

CALCRAFT, puis DOUGLAS et MARGUERITE.

CALCRAFT, seul.

Lord Bothwell! lui!... un corsaire!... Ce n'est pas moi qui aurai de ces chances-là... (Il boit.) Bé!... la belle brune!...

MARGUERITE, entrant avec Douglas.

Par ici, milord... Voilà celui que vous cherchez.

DOUGLAS.

Merci, mon enfant... (Frappant sur l'épaule de Calcraft.) Hé! l'ami, n'attendez-vous pas quelqu'un?

CALCRAFT, tirant sa boîte et lisant.

Sur front de roi...

DOUGLAS, continuant.

Que pardon soit.

CALCRAFT.

Voici l'objet.

DOUGLAS.

Et voilà les cinquante couronnes.

CALCRAFT.

Juste comme de l'or...

DOUGLAS.

Va t'en... et si tu tiens à ne pas recevoir autant de coups de houssine que tu as reçu de pièces d'or, foi de Douglas, retiens ta langue sur tout ceci...

CALCRAFT.

Dieu vous garde, milord! (A part.) Le comte Bothwell... lord Douglas... On marche sur des grands du royaume, ce soir! (Il sort.)

SCÈNE III.

DOUGLAS, seul, puis ANSLEY.

DOUGLAS.

Cet homme fait mal à voir... (Il ouvre la boîte de Chatelard.) Le portrait de la reine... Oui... c'est son image... ce regard si doux et si fier... ce teint de lis... ce front où tant de pensées d'amour et d'ambition s'entre-choquent... c'est bien elle... Pauvre Chatelard, il l'aimait aussi lui, mais plus imprudent, que dis-je, plus franc que moi, il a osé le lui prouver... et... lisons : « Mon cher Georges, vous étiez mon ami, faites-lui tenir ce portrait peint par moi-même et dites-lui qu'elle ne se reproche jamais ma mort. Je meurs en l'aimant. » Pauvre Chatelard! (Haut.) Holà, Tavernier! (Entre Ansley.) Personne n'entre chez toi, tes verrous une fois tirés?

ANSLEY.

Personne, d'ordinaire, mais ce soir... j'ai une patente m'autorisant à recevoir quelques amis qui viennent fêter la Saint-Valentin.

DOUGLAS.

Tu es discret, seulement tu as tort de te méfier de quiconque porte un nœud pareil à celui-ci.

ANSLEY, voyant le signe.

Pardon, milord...

DOUGLAS.

Tu sais qui tu reçois ce soir?...

ANSLEY.

La marraine de ma fille.

DOUGLAS.

C'est tout ce que tu as à répondre, si jamais on t'interroge. Tes bohemiens sont-ils prévenus?...

ANSLEY, fermant ses portes.

Ils seront ici, aussitôt que les cloches de Saint-Gilles sonneront.

DOUGLAS.

Bien. (On frappe.)

ANSLEY.

Qui va là?...

UNE VOIX DE FEMME, au dehors.

Commère de Saint-Valentin.

ANSLEY, ouvre la porte. — Rizzio et deux femmes masquées entrent.

Voilà!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARIE STUART, MARIE SEYTON, RIZZIO.

MARIE STUART.

Déjà ici, milord! Rizzio, débarrassez-moi de ma cape; mignonne, nous sommes chez nous. Le couvre-feu va sonner et l'étiquette, cette mijaurée qui nous obsède à Holyrood, nous laissera du moins ici quelques instants de liberté.

RIZZIO.

Majesté .. si lord Darnley apprenait...

MARIE STUART.

Ah! de grâce, mon bon Rizzio, ne prononcez pas ce nom... où est-il lui-même à cette heure? ne recommencez pas vos éternels sermons; je les sais par cœur. Qu'en penses-tu Marie, nous crois-tu bien criminelles d'être venues ici pour assister une fois à ces danses étrangères importées en Écosse par les Gypsiers... Allons, parle, réponds-moi, car en vérité si je n'ai quitté mon ennuyeux château que pour changer d'ennui, je finirai par croire que Rizzio avait raison.

MARIE SEYTON.

Je ne vois pas le mal si grand qu'on nous le peint, Madame, cependant .. Qu'en dites-vous, milord?

(DOUGLAS, qui n'a pas quitté Marie Stuart du regard, ne répond rien.)

MARIE STUART.

Pas de réponse. A quoi pensez-vous donc, Douglas?...

RIZZIO.

La reine vous interroge, milord.

DOUGLAS.

Madame, je pensais... je rêvais.

MARIE STUART, riant.

Quoi!... nous n'avons pour toute cour que deux courtisans, et l'un gronde pendant que l'autre rêve. Il est temps que Saint-Gilles vienne à leur aide. (Les cloches sonnent au loin.)

RIZZIO.

Voilà qui s'appelle être servie à plaisir.

MARIE SEYTON.

Ces cloches ne vous rappellent-elles rien, Georges?

DOUGLAS.

A moi?...

MARIE SEYTON.

Oublieux!... quand nous étions enfants, aux accents de cette musique céleste, nous nous rendions en courant à la chapelle du château, et là, nous nous jurions un... une affection éternelle... Georges, mon frère bien-aimé?

DOUGLAS.

Vous l'avez dit, ma sœur, ces souvenirs font que j'ai toujours conservé pour vous la sainte amitié d'un frère.

MARIE SEYTON, bas, à Marie Stuart.

Hélas! vous l'entendez, Madame!...

MARIE STUART.

Messieurs, vous faites tous vos efforts pour me gâter un malheureux quart d'heure de plaisir.

RIZZIO.

La reine a raison, milord : contre tristesse bon cœur, rions et chantons.

DOUGLAS, rêveur.

Rions et chantons.

RIZZIO, appelant à la cantonade.

Maître Ansley!

SCÈNE V.

LES MÊMES, ANSLEY et MARGUERITE.

MARIE STUART, voyant Marguerite.

Quelle est cette enfant?

ANSLEY.

Majesté, ma fille.

MARIE STUART.

Elle est charmante! Il nous faudra la marier.

MARGUERITE, s'inclinant.

Madame la reine est bien bonne.

MARIE STUART.

Comme elle rougit... Nous avons un amoureux... son nom?

MARGUERITE.

Bastien Curwood, Majesté...

MARIE STUART.

Rizzio, écrivez ce nom-là sur vos tablettes et vous m'en parlerez demain.

DOUGLAS, à part, regardant Marie Stuart.

Qu'elle est belle et que je l'aime!

MARIE SEYTON, à part, regardant Douglas.

Il ne m'aime pas!

ANSLEY, qui pendant ce temps a tiré les verrous.

Qui va là?

UNE VOIX.

Confrérie de Saint-Valentin! (La porte s'ouvre. Entre une troupe de bohémiennes, aux costumes bariolés et dorés; elles portent des tambours de basque, des castagnettes et des pibrochs. — Amy la Gypsie se distingue par la richesse de ses ornements. — Les hommes restent en dehors.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LES BOHEMIENS et AMY LA GYPSIE, moins ANSLEY et MARGUERITE.

MARIE STUART.

Ces gens-là célèbrent aussi la Saint-Valentin...

RIZZIO.

Ils sont en Écosse, et ils célèbrent la Saint-Valentin; ils seraient en Turquie, qu'ils célébreraient la Saint-Mahomet. (La reine et Marie Seyton sont assises à la gauche du spectateur. — Rizzio et Douglas sont debout derrière elles. — Les bohémiennes entrées par la droite sont rangées en demi-cercle devant la porte d'entrée entre-bâillée par Amy la Gypsie.)

AMY, chantant

Qui va là? qui va là? qui frappe à notre porte?
Nous ne pouvons ouvrir, point n'est assez matin.

PREMIER BOHÉMIEN, en dehors, et passant la tête par l'entre-bâillement.

Ouvrez-nous, ouvrez-nous, plaisirs on vous apporte,
Sourires et baisers de la Saint-Valentin.

(Danse en rond au son des tambours de basque et des castagnettes, de toutes les bohémiennes, ayant Amy la Gypsie au milieu d'elles.)

AMY.

Valentin, petit frère,
Parfois si décevant,
M'amènes-tu le père
De mon premier enfant?

LE BOHÉMIEN.

Valentine, ma chère,
A l'œil doux et méchant,
Ouvre la porte au père
De ton premier enfant.

(Reprise de la danse sur l'ensemble de ces deux couplets.)

AMY.

Qui va là? qui va là? qui frappe à notre porte?
Nous ne pouvons ouvrir, point n'est assez matin.

PREMIER BOHÉMIEN.

Ouvrez-nous, ouvrez-nous, plaisirs on vous apporte
Sourires et baisers de la Saint-Valentin.

(Les bohémiens entrent, se réunissent aux bohémiennes et forment une ronde générale; puis les hommes et les femmes se séparent, et le premier bohémien et Amy la Gypsie, dansent une tarentelle italienne, avec accompagnement de tambours de basque, de castagnettes, et de chœur à bouche fermée.)

MARIE STUART, se tournant vers Rizzio.

Ah! voici une attention de vous, David. Je reconnais les airs de votre pays... (Rizzio s'incline.) L'idée est bonne.

DOUGLAS, avec une nuance de dédain.

C'est maître David Rizzio qui s'est mêlé de ce petit divertissement... En vérité, il ne lui a manqué qu'une chose pour être parfait, c'est que l'auteur y ait figuré.

RIZZIO, vivement.

Milord...

DOUGLAS.

Maître?

MARIE SEYTON.

Georges, vous perdez la raison.

MARIE STUART.

Et le respect.

DOUGLAS.

Madame...

MARIE STUART.

Ce n'est ni le lieu ni l'heure de nous forcer à tenir un pareil langage...

DOUGLAS.

J'ai eu tort.

MARIE STUART.

Mettons encore ceci sur le compte de vos distractions. Tendez loyalement votre main à Rizzio, milord.

DOUGLAS.

Tendre la main à cet homme...

MARIE SEYTON.

Prenez garde...

MARIE STUART.

Eh bien! j'attends...

RIZZIO.

Un mot, Madame: lord Douglas n'a pas besoin de refuser une main qui ne s'est jamais tendue vers la sienne... Je ne suis ni comte, ni duc, il est vrai, mais je suis homme de cœur.

MARIE STUART.

Bien parlé.. Vous l'entendez, milord, Rizzio n'était qu'un simple musicien, mais il est homme de bon conseil, je le vois, car si je l'en avais cru, ma dignité royale n'aurait pas été méconnue.

DOUGLAS, s'approchant lentement de la reine.

Il ne me reste donc plus qu'à demander une dernière grâce à Votre Majesté: je quitte la cour, je ne veux pas être assez malheureux pour déplaire deux fois à ma souveraine.

MARIE STUART.

Si vous faites cela, milord, c'est qu'il vous conviendra de le faire.

DOUGLAS.

Dans la matinée même de ce jour où maître Rizzio commandait pour Votre Majesté un ballet et des jeux étrangers, un gentilhomme de France, un de vos courtisans les plus dévoués...

RIZZIO.

Milord, taisez-vous..

MARIE SEYTON.

Georges, voyez la reine..

MARIE STUART, se voilant le visage.

Chatelard!... Oh! je ne savais pas que ce fût aujourd'hui...

DOUGLAS.

Chatelard montait sur l'échafaud par ordre de lord Henri Darnley... Son dévouement à Votre Majesté s'est exhalé jusque dans son dernier souffle.

MARIE STUART.

Mort!... Dieu m'est témoin que je ne le voulais pas...

DOUGLAS.

Il m'a chargé de vous remettre ce portrait que sa main a tracé... j'ai promis, j'ai tenu ma promesse... Adieu, Madame et reine. (La reine est accablée et pleure.)

MARIE SEYTON.

Georges, vous êtes cruel...

DOUGLAS, passant près de Rizzio.

J'ai fait mon devoir... (A Rizzio.) Sa naissance, sa jeunesse ne l'ont point sauvé... Prenez garde!...

(Au dehors, une foule débouche à ce moment du fond de la rue. En tête marche, criant et chancelant, un groupe de courtisans vêtus de costumes riches et bizarres. — Darnley, aviné, l'œil brillant et la jambe incertaine, vêtu d'un costume de fou avec marotte et bonnet à grelots. — Arrivé sur le devant du théâtre, Darnley se retourne vers le peuple qui suit.)

DARNLEY.

Ah çà! Édimbourgeois que vous êtes, vous n'avez donc jamais vu de fou, que vous me suivez à la piste... En ce cas, regardez-vous dans vos miroirs et vous n'y verrez que des fous; car il n'y a que des fous en Écosse, puisque je suis votre maître et que je suis le roi des fous, c'est clair.

LA FOULE.

Ah! ah! (Rires et huées.)

BOTHWELL.

Ruthwen, voici la taverne.

RUTHWEN, à Darnley.

Milord, un cabaret, j'ai soif!

DARNLEY.

Tu as soif, mon agneau, moi aussi!... Frappez, heurtez, enfoncez!...

DOUGLAS.

Qu'est ceci? (Il se dirige vers la porte du fond qui est ébranlée par un tonnerre de coups violents. — Grands cris au dehors.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ANSLEY, puis MARGUERITE.

ANSLEY, accourant.

Madame! les entendez-vous? (Marie Stuart ne voit ni n'entend rien.)

MARIE SEYTON.

Quelles sont ces gens?

RIZZIO.

Sans doute des soudards en belle humeur... Jette-leur quelques pintes d'eau sur la tête.

DARNLEY, du dehors.

Hé! Ansley... triple brute, es-tu sourd ou couché?...

RIZZIO, avec effroi.

La voix de Darnley!

MARIE SEYTON, suppliante.

Sauvez la reine...

DOUGLAS.

Ne craignez rien... (Aux bohémiens.) Hé! vous autres, adossez-vous à ces portes. (A Ansley.) Toi, as-tu une sortie dérobée?...

ANSLEY.

Par le jardin.

DOUGLAS, soutient la reine à qui Marie Seyton a remis sa mante et son masque.

Allons, Madame...

MARGUERITE, arrivant essoufflée.

L'issue est gardée.

DOUGLAS.

Entrez là... je réponds de tout. (Marie Seyton, Marguerite et Rizzio conduisent la reine dans une chambre latérale. — A ce moment les portes menacent de céder, et Douglas dit aux bohémiens:) Ouvrez!...

SCÈNE VIII.

DOUGLAS, ANSLEY, AMY LA GYPSIE et LES BOHÉMIENS, DARNLEY, BOTHWELL, RUTHWEN, HOMMES D'ARMES, de leur suite, restant au fond.

DARNLEY.

Cordieu! voici des ais qui ont la vie dure...

BOTHWELL.

Et des drôles qui vont payer cher leur résistance... Çà, mes moutons... (A ses hommes d'armes.) Bâtonnez-les-moi, jusqu'à ce que chair leur tombe... nous les interrogerons ensuite. (Les hommes d'armes sont en mouvement.)

LE PREMIER BOHÉMIEN.

Pardon... si ça ne déplaisait pas à votre honneur, nous préférerions être interrogés d'abord.

DARNLEY.

Douglas ici !.. Que diantre faites-vous au milieu de ces parias, très-cher?... Ah! voilà une jolie fille... (A Amy.) Viens çà, toi, dis-moi ton nom, donne-moi un baiser... et commande un splendide souper à cet imbécile qui a l'air d'un sphinx..

AMY.

Monseigneur pardonne donc à mes camarades?...

DARNLEY.

Bien plus... je les remercie de la bonne aubaine qu'ils me valent. Bothwell, laisse aller les hommes, et garde les femmes.

BOTHWELL.

Il s'agit bien de femmes, en ce moment. Milord, renvoyez cette fille... (A part.) Je le forcerai bien à ouvrir les yeux.

DARNLEY.

Vous soupez avec nous, Douglas?

DOUGLAS.

Impossible, milord... Je vous demanderai même l'autorisation de chasser du jardin huit ou dix drôles qui gênent la sortie de plusieurs amis à moi.

DARNLEY, à Amy.

Belle Égyptienne... Rhodope n'avait pas un plus petit pied. (A Douglas.) Mon cher, les dames qui étaient avec vous, ne doivent pas être difficiles... si cette brune luronne ne les effraye pas, Darnley les invite à Valentiner jusqu'au jour.

DOUGLAS.

Votre grâce m'excusera, je tiens à ce que nul ne voie les personnes dont je parle...

DARNLEY, riant.

Oh! tout à fait joli!... Un grand seigneur en sérieuse bonne fortune au cabaret.

DOUGLAS.

De grâce...

DARNLEY.

La!... ne te fâche pas, je sors de table et ce satané Ruthwen a une tête! C'est un pot de fer... aussi... que veux-tu, on ne voit pas décapiter tous les jours un amant... non... un amoureux de sa femme...

DOUGLAS.

Milord, songez que vous parlez de la reine...

DARNLEY.

Pardieu! Bothwell, sais-tu que je l'ai échappé belle, avec ce Chatelard?

RUTHWEN, voulant le retenir.

Darnley...

BOTHWELL.

Laisse-le donc aller...

DARNLEY.

La première fois, on l'a trouvé... caché sous un lit... le petit chien de la reine l'a fait découvrir... c'est du bonheur ça, n'est-ce pas, ma belle?... La seconde... tiens!... la seconde... je ne me rappelle plus... Ah! il a eu l'idée de se fourrer dans une armoire...Il y tenait... Voyez-vous sa figure quand on l'a pris... on ne sait pas ce qui aurait pu arriver la troisième fois... si...

DOUGLAS.

Oh! c'est trop!... si tout autre que votre grâce avait dit le quart de ces paroles... je les lui aurais fait rentrer dans la gorge... Avis à vous, Messieurs.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MARIE STUART.

(Pendant le défi porté par Georges Douglas, la porte de gauche s'est ouverte et Marie est entrée sans être vue. — Elle s'approche de Darnley et lui frappe sur l'épaule pendant qu'il minaude avec Amy.)

MARIE STUART.

Longue vie et joyeuses amours à lord Darnley, comte de Lennox.

DARNLEY.

La reine... mort diable!...

DOUGLAS.

Madame, ne restez pas ici... Venez...

MARIE STUART.

Pourquoi? La place d'une femme n'est-elle pas près de son mari?... (A Amy qui s'agenouille devant elle.) Va, ma fille, prends cette bourse, car on aura sans doute même oublié de te payer... Va, je te pardonne. (Amy se retire.)

BOTHWELL, bas, à Darnley.

Allons, réveillez-vous... le Rizzio est là.

DARNLEY, se secouant.

Rizzio... oui... en effet, Madame, je trouve étrange votre présence en ce lieu...

MARIE STUART.

Vous y êtes bien, vous! .. Je pourrais vous répondre que je n'y suis venue que pour vous surprendre... mais je mentirais... Je suis venue, accompagnée de trois fidèles serviteurs, pour satisfaire un caprice... qui a le droit d'y trouver à redire, sinon vous?... Et dans ce moment, milord, je ne vous crois pas en état de le faire... Douglas, votre bras... Rizzio, Marie, venez... (A Darnley.) Je vous défends de me suivre.

DARNLEY.

Madame... Marie... arrêtez-les, je ne veux pas qu'ils partent sans moi... (Des hommes d'armes font un mouvement pour arrêter Marie Stuart et Douglas.)

DOUGLAS, tirant son épée.

Le premier qui bouge, j'en fais une ombre. Passez, Majesté.

MARIE STUART.

Dieu vous garde, milord. (Marie Stuart sort la première, suivie de Marie Seyton et de Rizzio. — Douglas tient les hommes d'armes en respect.)

RUTHWEN, à Bothwell.

Voilà une femme!

BOTHWELL, montrant Darnley qui est chancelant et les regarde sortir tout effaré.

Oui... mais, quel homme!

DARNLEY.

Ah! bah! .. elle est partie!... Où est ma bohémienne? .. (Il se lève et se dirige vers la rue. — Tous le suivent.) Amy Gypsie de mon âme, je veux te chercher dans tous les carrefours d'Edimbourg. En chasse, Messieurs... la plus belle perle de ma marotte, à qui retrouvera ma bohémienne! (Il sort, suivi de ses courtisans et de la foule.)

Troisième acte. — Quatrième tableau.

Rizzio.

La chambre de la reine au château d'Holyrood.

SCÈNE PREMIÈRE.

DARNLEY, BOTHWELL.

DARNLEY.

Décidément, Bothwell, il faut me délivrer de cet homme.

BOTHWELL.

Et que dira la reine?

DARNLEY.

La reine!... la reine!... ne suis-je donc rien, moi?...

BOTHWELL.

Songez combien Sa Majesté lui est attachée. Il est pour elle un souvenir vivant de cette cour des Valois qu'elle regrette si fort, moi j'aime trop la reine, à qui je dois tout, pour vous pousser à cet acte.

DARNLEY.

Tu as raison, Bothwell, je réfléchirai.

BOTHWELL, à part.

Se raviserait-il?... ah! cœur de pigeon!... (Haut.) Il est certain, milord, que la faveur inouïe de ce misérable est une insulte pour vous.

DARNLEY.

Eh! oui, mais si je ne suis pas le plus fort.

BOTHWELL, avec intention.

Chaque jour, la reine s'enferme avec lui de longues heures, et, dans ces moments-là, personne, pas même vous, ne peut pénétrer jusqu'à eux.

DARNLEY.

Que crois-tu donc?

BOTHWELL.

Savez-vous, milord, ce qu'on dit dans Edimbourg?

DARNLEY.

Des badauds!

BOTHWELL.

Il y en a tant, milord!

DARNLEY.

Enfin! que disent-ils?

BOTHWELL.

Ils disent qu'en épousant la reine d'Écosse, lord Darnley devait être plus que le mari de la reine...

DARNLEY.

Achève...

BOTHWELL.

Et que depuis la faveur de Rizzio, lord Darnley est tout au plus... mari.

DARNLEY.

Tandis que Rizzio... Ils ont raison... Bothwell... Rizzio mourra ce soir.

BOTHWELL.

Mais...

DARNLEY.

Assez. Je le veux. Tu es un peu timide, mon pauvre Bothwell... sois tranquille... je ne te compromettrai pas. Voyons, où en sommes nous?

BOTHWELL.

Morton, Lindsay, André Ker, Bellenden, Ruthwen...

DARNLEY.

Ont-ils signé?

BOTHWELL.

Voilà l'arrêt de Rizzio.

DARNLEY.

Mais toi, Bothwell, je ne vois pas ton nom.

BOTHWELL.

A quoi bon, je vous sers mieux en ayant l'air de ne rien savoir. Mes jacks font le service aujourd'hui... vous pourriez tuer quinze Rizzio, que nous n'entendrions rien.

DARNLEY.

Poltron! moi qui te croyais un homme d'action.

BOTHWELL.

Je l'ai été, votre grâce, mais, voyez-vous, je suis un homme d'action fatigué, et si ce n'était pour vous servir...

DARNLEY.

Oui, tu m'es dévoué! que faut-il faire maintenant?

BOTHWELL.

Rien... on se charge de tout... vous allez cacher Ruthwen et les autres dans votre chambre qui communique à celle-ci par un corridor secret; la reine, au retour de la chasse, viendra souper ici avec Rizzio, comme d'habitude. Il n'y aura que des femmes autour d'elle. Vous entrerez par là, venant de votre chambre. Quand vous jugerez le moment opportun, vous crierez : A moi! Ruthwen!... Ils accourront... et vous n'aurez qu'à regarder...

DARNLEY.

Je n'hésite plus... appelle-les...

BOTHWELL.

Ils sont là... Ah! j'oubliais!... écrivez donc au bas de ce papier .. Tout ce que feront les signataires du présent écrit, se fait par mes ordres : Darnley.

DARNLEY.

Pourquoi signer cela?

BOTHWELL.

Pour leur sûreté... Bah! un trait de plume : le pouvoir et la reine valent bien cela.

DARNLEY, *signant.*

Va!

BOTHWELL.

Encore un mot. Nous n'avons pas Douglas... qu'il soit au moins neutre; ce ne sera pas difficile, car il hait cordialement le Rizzio.

DARNLEY.

Il le hait!... pourquoi donc?

BOTHWELL.

Je l'ignore. (*Appelant.*) Calcraft! votre grâce, ce valet de chambre dont je vous ai parlé!

SCÈNE II.

LES MÊMES, CALCRAFT, *armé de pied en cap.*

DARNLEY.

Çà!... un valet de chambre... approche, drôle; voyons, sais-tu gaudronner une fraise à la française ou renverser un collet à l'italienne?

CALCRAFT.

Ma foi, non, votre honneur. (*A part.*) Quelle diable de plaisanterie...

DARNLEY.

Ah çà! mon cher, à quoi pensez-vous, de m'amener un âne pareil .. Es-tu capable au moins de gommer les cheveux et de poser un toquet?

CALCRAFT, *à part.*

Il me prend pour un perruquier, à présent. (*Haut.*) Milord, si ça peut vous faire le même effet, j'abats la tête d'un taureau ou d'un homme, d'un seul coup de hache.

DARNLEY, *à Bothwell.*

C'est un boucher.

BOTHWELL.

Non pas. Mais un valet de chambre dont le service pourra vous être utile ce soir.

CALCRAFT.

Ah! mon Dieu! si quelqu'un vous gêne, le temps de le trouver... à l'ombre.

DARNLEY.

Il a de l'esprit, ce garçon-là. Voilà pour boire à la santé de Darnley.

CALCRAFT, *se rengorgeant.*

Sa grâce... lord Darnley. . je passe courtisan.

BOTHWELL.

Pour commencer votre service, monsieur le valet de chambre... vous connaissez lord Douglas.

CALCRAFT.

Est-ce qu'il faut la...

BOTHWELL.

Eh! non; va le chercher de la part de sa grâce... et dis qu'on laisse entrer les seigneurs qui sont dans la salle des gardes. (*Calcraft sort.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins CALCRAFT, plus RUTHWEN, LINDSAY, MORTON, ANDRÉ KER, BELLENDEN.

DARNLEY, *à Bothwell.*

La reine ne se doute de rien, n'est-ce pas?

BOTHWELL.

Non, milord.

DARNLEY.

Il vaut mieux qu'elle ne se doute de rien.

BOTHWELL, *à Ruthwen et aux autres qui entrent.*

Milords, la volonté de sa grâce est d'expédier l'Italien, ce soir même.

RUTHWEN.

Je l'espère bien!... Tiens, j'ai oublié ma dague.

DARNLEY, *lui donnant son poignard.*

Prends la mienne, Ruthwen, et sers-t'en bien.

RUTHWEN.

Il aura le coup du roi.

LINDSAY.

Milord, si Lindsay vous sert en cette occasion, c'est afin que le pouvoir volé par ce valet à langue dorée, soit rendu à ses maîtres légitimes, les lords écossais

DARNLEY.

Tu seras du conseil, Lindsay.

ANDRÉ KER.

Et puis, c'est un papiste, et il excite la reine contre les fidèles.

DARNLEY, *à Bothwell.*

L'entends-tu, celui-là?

BOTHWELL, *à Darnley.*

Qu'est-ce que tous ces hommes? des instruments... quand ils ont assez servi on les brise.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DOUGLAS, CALCRAFT.

(*Calcraft, immobile au fond, fait le guet sur l'ordre que Bothwell va lui en donner à voix basse. — Les lords causent entre eux, à droite. — Darnley et Douglas, à gauche.*)

DOUGLAS.

Vous m'avez mandé, Monseigneur.

DARNLEY.

Oui, Georges, un conseil...

DOUGLAS.

Un conseil! (*A part.*) Ruthwen, Lindsay, tous les mécontents!...

DARNLEY.

Figure-toi, un instant, Georges, que tu sois le mari d'une reine...

DOUGLAS, *étonné.*

Milord!...

DARNLEY.

Laisse-moi donc parler... et que tu voies, près d'elle, un favori s'emparer de son esprit, de son pouvoir, de son cœur?.. que ferais-tu?...

DOUGLAS.

Je dirais à cet homme, vous me gênez, ôtez-vous.

DARNLEY.

Bien, mais s'il refusait de se retirer.

DOUGLAS.

Je dirais à ma femme : Chassez cet homme.

DARNLEY.

Bien! mais si la femme refusait de le chasser, tu le ferais tuer, n'est-ce pas?

DOUGLAS.

Non, je le tuerais moi-même.

DARNLEY.

A moins que l'homme ne fut de trop basse naissance.

DOUGLAS

La naissance, milord, très-bien s'il s'agit d'une question de point d'honneur. Mais en amour comme en guerre, un homme

en vaut un autre. Est-ce que sur le champ de bataille vous vous inquiétez de savoir si un bon coup d'estoc vous arrive d'une main noble ou roturière? allons donc! vous le parez, ripostez d'un vigoureux coup de taille et vous tuez votre ennemi sans lui demander son acte de naissance. L'amour est une guerre comme une autre.

DARNLEY.

Et quelle résolution prendrais-tu devant un homme trop lâche pour se battre?

DOUGLAS.

Je me dirais, une femme ne peut aimer un lâche, et je le mépriserais. (Pendant ce colloque les lords se sont rapprochés.)

RUTHWEN.

Ainsi, Georges, tu ne veux pas nous aider?

DOUGLAS.

Non.

RUTHWEN.

Songe que tu sais nos projets.

DOUGLAS.

Quand Georges Douglas a dit : non, je ne connais pas de puissance humaine qui puisse le forcer à dire : oui.

RUTHWEN.

Tu as tort!.. Tuer deux hommes au lieu d'un, ce n'est pas une affaire.

DOUGLAS, à Darnley.

Milord, vous m'avez pris dans un piége infâme! Faites de moi un cadavre, vous le pouvez; un assassin, je vous en défie!

DARNLEY, à Bothwell.

Ce diable d'homme n'a pas d'endroit sensible...

BOTHWELL.

Vous croyez, milord? il n'y a pas de cuirasse sans défaut. (Il s'approche de Douglas et le prend à part.) Vous signerez ce pacte.

DOUGLAS.

Moi! jamais.

BOTHWELL.

Vous le signerez. Au nombre des personnes qui assisteront à cette exécution, il en est une que vous aimez.

DOUGLAS, vivement.

Monsieur...

BOTHWELL.

Je parle de miss Marie Seyton; nous avons parmi nous des fanatiques, qui une fois lancés dans le meurtre, ne s'arrêteraient pas au favori, et dans le désordre impossible à éviter en pareil cas, il pourrait arriver quelque accident irréparable. (Lui tendant le parchemin.) Signez donc.

DOUGLAS, signant.

Messieurs, je suis des vôtres...

DARNLEY.

Ce Bothwell est le démon en personne. Bravo, Georges, vrai, cela m'aurait fort peine qu'on te tuât?

CALCRAFT, à la fenêtre.

Monseigneur, la chasse de la reine entre dans la cour du palais.

DARNLEY.

Déjà! si demain...

BOTHWELL.

Demain, vous serez le maître. Allons, milords, le plan est simple... L'exécution sera plus simple encore... Tous, par ici. (Il montre la porte de la chambre du roi, où ils entrent tous.) Vous, Douglas, votre absence eveillerait des soupçons, restez. Quant à vous, Monseigneur, songez que toutes nos têtes sont en jeu, et la vôtre la première. (Darnley suit les lords.)

DARNLEY, résolument.

Tu seras content de moi.

BOTHWELL.

Parlez-moi de la peur pour donner du courage à un lâche. (Il sort.)

SCÈNE V.

DOUGLAS, puis MARIE STUART, MARIE SEYTON, SUITE.

DOUGLAS.

La perte de ce Rizzio est inévitable, je sauverai du moins la reine. Où va donc ce Bothwell? Il marche à pas de géant... mais vers quel but. (Entre la reine. — Suite.)

MARIE, gaîment.

Eh! le voilà, mignonne, ce beau ténébreux que tes yeux inquiets demandaient à tous les arbres de la forêt. Çà, chevalier discourtois, disculpez-vous si vous pouvez. Quoi? abandonner les dames tout juste au moment où votre vaillance pouvait leur servir à quelque chose, ne fut-ce qu'à écarter les branches d'arbres. Une partie de chasse, quelle occasion pour un amoureux! Destrier et haquenée volent côte à côte, franchissent les haies vives, escaladent les collines à la poursuite d'un féroce sanglier, tant et si bien qu'au bout de deux heures de course échevelée ils cheminent doucement bride au cou dans une petite allée verte, bien obscure, bien écartée; le sanglier court encore .. mais l'amour est pris. Voilà la chasse que vous avez manquée. Douglas.

DOUGLAS.

Je suis impardonnable, en effet, Madame, la crainte d'être importun...

MARIE STUART.

Vous l'a-t-on dit? Ah! êtes-vous de ces chasseurs paresseux qui veulent que le gibier vienne les chercher... Non, avouez plutôt que c'est encore votre prévention contre ce pauvre David.

DOUGLAS.

Non, Majesté, je ne hais plus maître David, je le plains.

MARIE STUART.

De ce que je l'aime, sans doute.

DOUGLAS.

Oui, Madame, parce que les faveurs dont vous l'accablez lui font de grands ennemis et que je ne le crois pas de taille à se défendre.

MARIE STUART, avec hauteur.

Assez! je sais toutes ces menées, milord, et j'y mettrai bon ordre... Mais où est-il donc, ce pauvre David.

UN PAGE.

Son excellence maître David Rizzio prie Votre Majesté de la dispenser d'assister ce soir au souper de la reine.

MARIE STUART.

Encore un félon qui nous abandonne; va, petit page, dire au seigneur Rizzio que sa souveraine l'attend. (Le page sort.)

DOUGLAS, à part.

Il y a une fatalité sur cet homme.

MARIE STUART, à sa suite.

Laissez-nous. (Sortie.) Douglas, vous serez l'écuyer de Marie, et Rizzio me servira. Il va, sans nul doute, ce brave David, me parler politique. C'est dommage, je l'aime mieux lorsqu'il chante; quant à vous, heureux enfants, qui n'avez que vos cœurs pour royaume, vous deviserez de vos amours. (Table. — Marie à droite, à gauche Douglas, Seyton.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, RIZZIO.

LE PAGE, annonçant.

Son Excellence, maître David Rizzio.

LA REINE.

Enfin voici le rebelle, approchez, David.

RIZZIO, magnifiquement vêtu et parlant d'un ton grave.

Majesté, de graves dépêches de madame Catherine, que M. Du Croc, l'ambassadeur de France...

LA REINE.

Ah! Rizzio, grâce pour une pauvre reine qui se fait une fête de souper comme une simple femme. Tiens, chante-nous plutôt quelque sérénade...

RIZZIO.

Pardon, Majesté, mais vous m'avez nommé secrétaire d'État, est-ce donc pour...

LA REINE.

Non, ami, et que votre dignité ne se révolte pas! Il y a en vous deux hommes, le conseiller sûr et clairvoyant que j'ai mis à la tête des affaires, et l'artiste aimé dont les chants me semblent comme un écho de la France, ma vraie patrie.

DOUGLAS.

Vous le voyez, Madame, vous n'aimez pas l'Écosse.

MARIE.

Ni les Écossais, Georges? Tu te trompes, j'ai vu qu'il y avait de nobles cœurs en Écosse; mais l'Écosse ne m'aime pas, Douglas, tandis que la France m'aimait, n'est-ce pas, mignonne?

SEYTON.

Oui, chère reine, la France vous aimait et vous aimera toujours.

LA REINE.

Beau pays, pays du soleil et de l'amour! Ce matin, Rizzio, en galopant entre toi, et toi, mignonne, quand me passait dans les cheveux la brise tiède du printemps; quand, perçant les brumes éternelles de l'Écosse, le gai soleil de mai est venu briser ses flèches d'or sur mon front, un moment je me suis crue sous les grands chênes de Fontainebleau, respirant l'air de la France avec mon pauvre petit roi bien-aimé! (Pendant ces mots, Rizzio a pris une viole. Dès que la reine se tait, il prélude et chante sur un air doux et plaintif les Adieux à la France, de Marie Stuart.)

Adieu, plaisant pays de France!
O ma patrie,
La plus chérie,
Qui as nourri ma jeune enfance!
Adieu, France! adieu, nos beaux jours!

Le nœf qui disjoint nos amours
N'a cy de moi que la moitié.
Une part te reste, elle est tienne;
Je la fie à ton amitié
Pour que de l'autre il te souvienne.

LA REINE.

Merci, Rizzio, merci ! (A ce moment Darnley sort de sa chambre. Un silence glacial se fait autour de la reine, qui se retourne, et l'aperçoit accoudé sur son fauteuil.) Vous, milord!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DARNLEY.

DARNLEY.

Moi-même. (Il se penche par-dessus le dossier et la baise au front. A demi voix.) Il y a peu de temps encore, ma belle reine, vous n'eussiez pas dit ce « vous, milord ! » d'une voix si courroucée... Bonsoir, Georges... Miss Marie, toujours belle ! (Il s'incline devant elle et tourne le dos à Rizzio.)

LA REINE.

David, saluez donc sa grâce qui ne vous voit pas.

RIZZIO, avec hauteur.

Milord a bien raison de ne pas jeter les yeux sur le plus humble de ses serviteurs.

DARNLEY.

Ah! c'est vous, monsieur le chanteur ! comment se porte votre précieuse personne?

RIZZIO.

Mal en ce moment, milord, car le sang me monte au visage.

DARNLEY.

Gageons que ce n'est rien, et que vous vous porterez mieux tout à l'heure... Ah! puisque vous êtes mon serviteur, allez donc me chercher mon flacon d'essence que j'ai oublié dans ma chambre.

RIZZIO.

Milord...

LA REINE.

Cet homme que vous insultez est mon ministre, et s'il est trop peu pour être votre égal, il est trop pour être votre valet.

DARNLEY.

Lui, je n'en voudrais certes pas pour mon valet, je vous jure.

LA REINE.

N'insistez pas, Monsieur, car vous me forceriez à vous dire...

DARNLEY.

Quoi donc ?

LA REINE.

Que devant moi maîtres et valets doivent se taire et obéir.

DARNLEY.

Pardieu ! c'en est trop; vous parlez au roi d'Écosse, Madame.

LA REINE.

Non, je parle au mari de la reine qui n'est que le premier de ses sujets .. je le prouverai par des actes...

DARNLEY.

Des actes! ah! vous voulez des actes! (appelant.) A moi Ruthwen. (La tapisserie en face de la reine se soulève, et Ruthwen paraît livide sous son casque de fer.)

LA REINE, se levant. — Tous se lèvent.

Quel est cet homme ! quelle audace vous prend? Qui vous a permis d'entrer ici?

RUTHWEN.

Demandez cela à votre mari, Madame, j'ai affaire à David, à ce galant que voilà.

LA REINE.

Sortez. (Pour toute réponse, Ruthwen dégaine son épée. Les conjurés entrent en tumulte, le poignard à la main. Au fond, on voit Bothwell placer des gardes à la porte pour empêcher Rizzio de s'évader.) Que voulez-vous à David? qu'a-t-il fait? S'il est coupable, la justice seule a droit de le condamner!

LINDSAY, montrant une corde avec un nœud coulant.

La justice !... la voilà!

ANDRÉ KER, s'avançant.

Par le Dieu vivant, il nous faut sa vie.

RIZZIO, saisissant le manteau de la reine.

Justice, justice, sauvez-moi, Madame.

LA REINE, se mettant devant lui.

Vous ne l'aurez pas, non, vous ne l'aurez pas, ou vous passerez sur votre reine. (André Ker lui met un pistolet sur la poitrine.)

DOUGLAS, s'élançant.

On ne touche pas à la reine ! (Il le terrasse et lui met le genou sur la poitrine. La reine, épuisée, retombe dans un fauteuil. Les conjurés saisissent Rizzio qui se débat et s'accroche aux meubles. Marie Seyton s'est blottie dans un coin de la chambre. Darnley, pâle, immobile, est au milieu d'eux.)

RUTHWEN, enfonçant son poignard.

Tiens, voilà le coup du roi.

DAVID.

Justice, justice! ah! (Il est entouré et frappé.)

DARNLEY, entraînant la reine.

Laissez aller, Madame; il ne souffrira pas longtemps...

LA REINE, se tordant les mains et pleurant.

Mon Dieu ! je ne suis qu'une femme et je ne puis le défendre.

BOTHWELL, qui s'est glissé jusqu'à elle.

Non, mais vous pourrez le venger.

MARIE.

Le venger ! sur qui ?

BOTHWELL, lui tend le pacte de mort.

Lisez, Madame.

MARIE.

Oh ! les larmes... je ne vois pas.

BOTHWELL, indiquant les noms du doigt.

Darnley...

MARIE.

Le lâche !

BOTHWELL.

Douglas.

MARIE.

Oh ! (Le pacte à la main, elle va à Georges.) Douglas, tu es un assassin.

MARIE SEYTON, s'élançant.

Lui! oh ! non.

DOUGLAS.

Sur mon âme, je suis pur de son sang.

MARIE, lui montrant le pacte.

Tu l'as signé? (A Darnley.) Et toi ?

DARNLEY.

Madame, depuis quelque temps, vous l'aimiez plus que moi.

MARIE.

Ah ! traître, fils de traître, voilà ma récompense pour t'avoir élevé jusqu'à moi... Adieu donc, larmes, à ton tour vengeance! (Elle balaye d'un geste les conjurés, va au cadavre de Rizzio, étend la main sur lui et prononce :) Dors tranquille, David, moi, je jure de ne plus dormir jusqu'à ce que l'âme de tes assassins soit aussi désolée que l'est aujourd'hui la mienne.

CINQUIÈME TABLEAU.

Le Parc de Stirling.

Un rond point dans le parc de Stirling; Au fond, un pavillon entouré d'arbres avec balcon donnant sur le rond point.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE STUART, MARIE SEYTON, BOTHWELL, SEIGNEURS ÉCOSSAIS, MONTAGNARDS, DANSEURS ET DANSEUSES.

(Au lever du rideau, Marie Stuart, Marie Seyton, Bothwell sur le balcon regardent les danses.)

BALLET.

Pas de cinq. — Écossaise.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LENNOX, DARNLEY et CALCRAFT.

(Au moment où entrent Lennox et Darnley suivis de Calcraft, Bothwell sur le balcon se penche vers la reine qui lui répond en souriant.)

DARNLEY.

Vous les voyez, mon père ?

LENNOX.

Oui.

DARNLEY.

C'était bien la peine de tuer le Rizzio !.. Ce traître Bothwell... avec quelle adresse il m'a poussé à ce meurtre !.. David le gênait et je l'en ai débarrassé; il s'est fait un marchepied de son cadavre, et les mains liées par ce crime dont j'ai eu tant de peine à obtenir le pardon, je me vois obligé de dévorer ma rage, forcé de souffrir la présence outrageante de ce nouveau favori. Ah ! mon père, pourquoi m'avez-vous laissé mettre le pied sur la première marche de ce trône.

LENNOX.

Harry, dites-moi... depuis combien de temps le Bothwell jouit-il de la faveur royale?

DARNLEY.

Depuis que la reine a repris le pouvoir.

LENNOX.

Comment se tient-il en face de vous?

DARNLEY.

Il est plein de respect, mais d'un respect qui me fait monter le sang du cœur au front.

LENNOX.

Et la reine?

DARNLEY.

Devant tous elle me traite comme par le passé; sommes-nous seuls? elle me fuit.

LENNOX.

Avez-vous plus que des soupçons?

DARNLEY.

Non... aucune preuve.

LENNOX.

Alors, rien n'est désespéré... Les apparences trompent parfois.

DARNLEY.

Mon père, je vous le dis, cet homme me sera fatal.

LENNOX.

En ce cas, mon fils, prévenez-le... Il vaut toujours mieux porter le premier coup. Silence, les voici!...

CALCRAFT, qui les a écoutés.

Oh! oh! la girouette tourne... Qui servirai-je ou plutôt qui trahirai-je dans tout ceci... Darnley est le maître... oui... mais l'autre pourrait bien le devenir... voyons donc, voyons donc! (Il se recule.)

SCÈNE III.

Les mêmes, MARIE STUART, MARIE SEYTON, BOTHWELL.

MARIE STUART, ne voyant pas Darnley qui se tient à l'écart.

On respire mieux à Stirling qu'à Holyrood, n'est-ce pas, mignonne? Je me sens revivre: ces fêtes, ce bruit, ces lumières ne te rappellent-elles pas un peu la cour de madame Catherine?

MARIE SEYTON.

Vous y pensez toujours, Majesté.

MARIE STUART.

Et toi?

MARIE SEYTON.

Oh! moi, je ne pense à rien, je ne regrette rien, près de Votre Majesté.

MARIE STUART.

Pas même... ce pauvre innocent qui m'a paru si coupable... en ce jour où j'ai pu distinguer mes amis de mes ennemis.

BOTHWELL, bas et lui montrant Darnley.

Madame, vos paroles sont entendues par plus d'oreilles que vous ne croyez.

MARIE STUART, avec un mouvement de répulsion.

Darnley ici!

DARNLEY, s'avançant.

Votre Majesté permettra-t-elle à un hôte inattendu de prendre part à ses joies, à ses plaisirs? (Bothwell le salue avec affectation. — Darnley lui rend à peine son salut.)

BOTHWELL.

Hum! je flaire un orage! (Il se rapproche insensiblement de Calcraft.)

LA REINE.

Milord, votre grâce a bien fait de se presser en venant ici, car notre intention est de quitter Stirling dans peu d'instants... Marie, nous retournons à Édimbourg ce soir même.

DARNLEY.

Accompagnerai-je Votre Majesté?

LA REINE.

Oh! je ne voudrais pas vous donner cet ennui... A peine arrivé vous repartiriez... Non, tout est prêt pour une royale réception, vous pouvez rester, milord; nous ne vous obligeons pas à nous suivre. (Elle s'éloigne avec Marie Seyton.)

SCÈNE IV.

Les mêmes, moins LA REINE, MARIE SEYTON.

DARNLEY, à Lennox.

Eh bien! mon père?

LENNOX.

vous disiez vrai.

BOTHWELL, à Calcraft.

Quoi de nouveau?

CALCRAFT, montrant Darnley et Lennox.

Rien de bon... capitaine... méfiez-vous... (A part.) Ma foi, je lui dois tout... on a de la mémoire ou on n'en a pas.

BOTHWELL.

Merci. (Fausse sortie.)

DARNLEY.

Milord!

BOTHWELL, mielleux et le sourire aux lèvres.

Votre grâce m'appelle?

DARNLEY.

Oui... vous me restez, je suppose.

BOTHWELL, même jeu.

Je le voudrais, mais impossible... je fais partie de l'escorte de Sa Majesté.

DARNLEY.

Ah!... si je vous priais cependant de me donner quelques minutes.

BOTHWELL.

Jusqu'au départ de la reine, je suis tout à votre grâce.

CALCRAFT, à part.

Voilà qui se complique.

DARNLEY.

Milord, avez-vous de la mémoire?

CALCRAFT, à part.

Voyons s'il en a aussi lui?

BOTHWELL.

Quand je veux, oui.

DARNLEY.

Pour une vengeance?

BOTHWELL.

Toujours...

DARNLEY.

Et pour un bienfait?

BOTHWELL.

Quelquefois...

LENNOX, violemment, à part.

Insolent!...

BOTHWELL, très-doucereux.

Milord de Lennox dit?

DARNLEY.

Rien... c'est moi qui vous parle... (S'avançant vers lui.) Bothwell, vous souvient-il du?...

BOTHWELL.

Du chanteur David... oui.

DARNLEY.

Un avis... ne retournez pas à Edimbourg.

BOTHWELL, souriant.

Votre grâce me croirait-elle plus en sûreté auprès de sa personne qu'auprès de celle de la reine?

DARNLEY.

Je vous défends de remettre le pied à la cour. (Bothwell s'éloigne sans mot dire.) Sang et mort, ne me ferez-vous pas l'honneur de me répondre, Monsieur?

BOTHWELL.

Milord, après la reine et votre grâce, je suis le plus grand parmi les grands du royaume; le respect me ferme la bouche vis-à-vis de votre personne, mais j'en appellerai de ces paroles à la justice de la reine.

DARNLEY, s'élançant vers lui et lui saisissant le bras, au comble de l'exaspération.

Ah! tu mets le doigt entre l'arbre et l'écorce, mille démons... tu ne la suivras pas.

BOTHWELL, calme.

Votre grâce porte la main sur moi...

LENNOX, à son fils.

Harry!... laissez cet homme... ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre... Venez.

DARNLEY, lâchant Bothwell.

Bothwell! tu m'as fait entrer dans une voie funeste; grâce à tes conseils, chacun de mes pas a laissé une trace de sang derrière lui, prends garde de te rencontrer sur ma route, je te broierai comme j'ai broyé Chatelard et Rizzio... Venez, mon père, la reine m'entendra encore une fois, et, je vous le jure, si elle ne fait droit à ma juste requête, ce sera la dernière. (Ils entrent dans le pavillon.)

SCÈNE V.

BOTHWELL, CALCRAFT.

BOTHWELL, le suivant du regard.

Darnley, argile que j'ai pétri sous mes doigts, t'aurais-je donné la dureté du marbre?... Ah! ce sont de malheureuses paroles que celles que tu viens de prononcer! Calcraft.

CALCRAFT.

Maître?

BOTHWELL.

M'es-tu dévoué?...

CALCRAFT.

Écoutez-donc!... le pas est glissant.

BOTHWELL.

Je te ferai gouverneur de la prison d'Édimbourg.

CALCRAFT.
Beau poste... à la vie à la mort.

BOTHWELL.
Darnley me gêne...

CALCRAFT.
Je le crois bien... faut-il?...

BOTHWELL.
Non.

CALCRAFT.
Alors?

BOTHWELL.
J'ai mon idée... continue ton service près de lui... redouble de soins et attends.

CALCRAFT.
Ça peut se faire...

BOTHWELL.
Je compte sur toi?

CALCRAFT.
Comme sur votre ombre.

BOTHWELL.
Alors, partons.

SCÈNE VI.

Les mêmes, DOUGLAS.

DOUGLAS.
Pas encore.

BOTHWELL.
Douglas, je vous croyais à votre château de Lochleven.

DOUGLAS.
J'en viens.

BOTHWELL.
Enchanté de vous revoir, mon cher... permettez que je me retire.

DOUGLAS.
Un mot seulement... Quand ai-je quitté la cour, le savez-vous?

BOTHWELL.
Autant qu'il me semble, ce fut peu de jours après l'affaire du chanteur... Au fait, pourquoi donc êtes-vous parti?

DOUGLAS.
Je suis parti, parce que je voulais voir jusqu'où tu pousserais l'audace et l'infamie.

BOTHWELL.
Vous me tutoyez!

DOUGLAS.
Je n'ai jamais tutoyé que mes valets.

BOTHWELL, raillant.
C'est bien de l'honneur que vous leur faites, milord.

DOUGLAS.
Tu railles quand je t'outrage... Je sais bien que je n'arriverai pas facilement avec toi où je veux en arriver; mais, sois en certain, j'y arriverai.

BOTHWELL.
Voyons.

CALCRAFT, à part.
Nous allons rire.

DOUGLAS.
Bothwell, depuis que la reine Marie est montée sur le trône d'Écosse, je ne t'ai pas quitté des yeux; attaché au moindre de tes pas, surveillant tes gestes, épiant tes paroles, j'ai enfin saisi, deviné le but vers lequel tu marches; et, sur mon âme, telle est la profondeur, telles sont les ressources de ton esprit et de ta perfidie, que sans moi je crois que tu y parviendrais.

BOTHWELL, saluant.
Grand merci... après?

DOUGLAS.
Après, tu as déjà causé bien des malheurs et des crimes: l'Écosse en pleure et la reine Marie en souffre. C'est assez, me voici... (Il jette son manteau et sa toque, et tire son épée.)

BOTHWELL, riant.
Un duel!... Ah çà! mon cher, vous avez une rage singulière d'espadonner dans les demeures royales: à Saint-Germain, vous vous en êtes déjà pris à ce pauvre monsieur de Chatelard.

DOUGLAS.
Chatelard!

BOTHWELL.
A Stirling, vous vous jetez à ma traverse... Par Saint-Jacques... la paix.

DOUGLAS.
Chatelard!... Tu as tort de me rappeler ce nom en un moment pareil... je le vengerai.

BOTHWELL.
Pas sur moi, je suppose, je ne me battrai point... ici, du moins.

DOUGLAS.
Oh! que si, tu te battras et sur-le-champ encore. Et la preuve, la voilà? (Il le soufflette.)

BOTHWELL, très-calme.
Ah! ah!... vous avez une manière de vous y prendre à laquelle on ne peut rien refuser... seulement c'est un peu brutal... En garde, donc, et tenez-vous bien, car je vous ai vu tirer, et par tous les diables d'enfer que vous rejoindrez tout à l'heure, je tire mieux que vous, votre affaire est claire. (Il dégaîne.)

DOUGLAS.
Mais tu n'as donc pas de sang dans les veines, qu'il ne t'en vient pas au visage. (Il l'attaque.)

BOTHWELL, parant.
Calcraft, mon fils, sois témoin... Le sang-froid dans les armes est la première de toutes les qualités, mon Georges... bien riposté...

CALCRAFT.
Maître, jouez serré!

DOUGLAS, le touchant au bras.
Blessé! tu es blessé!...

BOTHWELL, changeant de main.
Et toi tu es mort... pare encore... mordieu! (Il se fend à fond, Douglas pare et lui applique un coup de pommeau sur la tête, Bothwell tombe.)

DOUGLAS, lui posant la pointe de son épée à la gorge.
Jure Dieu, que tu quitteras l'Écosse, et je te donne la vie.

BOTHWELL.
Non. (Calcraft qui a saisi l'épée de Bothwell veut le défendre.)

CALCRAFT.
Du secours! à l'aide!

DOUGLAS, à Calcraft.
Un geste, un pas, et je le tue... veux-tu jurer sur la sainte croix?

BOTHWELL.
Non.

SCÈNE VII.

Les mêmes, MARIE-STUART, DARNLEY et autres seigneurs.
(Au moment où Bothwell dit non pour la seconde fois, le balcon se peuple, la reine et Darnley arrivent.)

MARIE STUART, sur le balcon.
Arrêtez! courez, milords... (On se précipite et on entoure les combattants.) Et vous, Douglas, rendez votre épée.

DARNLEY.
Prenez garde, on vous voit, on vous entend!...

MARIE STUART, avec violence.
Eh! que m'importe!

DOUGLAS, à Bothwell.
Relevez-vous, milord, et remerciez la reine...

SIXIÈME TABLEAU.

Dans l'abbaye de Kirk-of-Field, une chambre délabrée; murs crevassés presqu'en ruines, à droite et à gauche, portes. Au fond, fenêtre ogive donnant sur un balcon.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALCRAFT, BOTHWEL, plusieurs hommes armés.

BOTHWELL.
Il dort...

CALCRAFT.
Comme un loir... sa dernière maladie l'a tout à fait abattu: on démolirait cette vieille bicoque de fond en comble, qu'il ne sortirait pas de son sommeil de plomb.

BOTHWELL.
Faisons vite... Ouvre cette trappe. (Calcraft ouvre une trappe. Les hommes d'armes y roulent deux tonneaux de poudre. Calcraft descend avec eux. Il tient une meche de mine.) Je t'ai prédit que tu irais haut, sire Darnley, plus haut même que tu ne l'espérais. Et en bon astrologue, je m'assure les moyens de réaliser ma prédiction... (Calcraft remonte ainsi que les hommes d'armes qui referment la trappe et sortent.)

BOTHWELL.
Tout est prêt?...

CALCRAFT.
Oui, la mèche durera cinq minutes, juste le temps de se sauver.

BOTHWELL.

Cinq minutes, c'est long.

CALCRAFT.

C'est moi qui mettrai le feu, milord !

BOTHWELL, tirant un papier de son pourpoint.

La reine va venir, tu lui remettras ceci...

CALCRAFT.

De votre part.

BOTHWELL.

Non, tu lui diras : De la part de maître David Rizzio.

CALCRAFT, flegmatiquement.

Bien !...

BOTHWELL.

Pour le reste, tu sais ce que tu as à faire?

CALCRAFT.

Oui.

BOTHWELL.

Endors bien ton malade.

CALCRAFT.

Oui, mais je serai gouverneur de la prison d'Édimbourg.

BOTHWELL.

Demain... (A part.) Si tu n'es pas pendu. Lame à deux tranchants, tu ne dureras pas longtemps dans mes mains.

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN PAGE, puis LA REINE.

LE PAGE.

La reine... (Bothwell se retire au fond dans l'embrasure de la fenêtre, puis sort sans être vu.)

MARIE STUART, entrant.

Milord Darnley.

CALCRAFT.

Repose, Majesté. Milord s'est promené aujourd'hui pour la première fois dans les jardins de l'abbaye, il est fatigué, il dort.

LA VOIX de Darnley au dehors.

Calcraft !

LA REINE.

Allez, et dites à sa grâce que la reine l'attend...

CALCRAFT, tendant un papier.

Majesté, de la part de maître David Rizzio.

MARIE, stupéfaite.

Rizzio! (Elle prend le papier, Calcraft s'incline et sort à gauche.) Rizzio, cet homme a-t-il prononcé le nom de Rizzio... lisons... « Darnley » est un assassin, Darnley est de trop entre vous et ceux qui » vous aiment, Darnley vous trahit et veut passer en Angle» terre .. Il faut que Darnley meure. Tout est prêt... Personne » ne pourra être accusé... On ne vous demande ni un mot ni » un geste... un homme vous dira souvenez-vous de Rizzio. Si » vous ne répondez rien, Rizzio sera vengé. » Un crime! jamais! D'ailleurs, il n'oserait me trahir. Rizzio! sombre souvenir, plaie toujours saignante qui se rouvre et pleure chaque fois qu'on la touche.

SCÈNE III.

LA REINE, DARNLEY, CALCRAFT.

DARNLEY, s'appuyant sur Calcraft.

Salut à vous, ma gracieuse Majesté...

MARIE STUART.

Vous voilà tout à fait sur pied, Harry ; tant mieux. Page, ma litière?

DARNLEY.

Déjà !

MARIE STUART.

Oui, je dois être à dix heures à Holyrood, au bal de noces de Marguerite et de Bastien.

DARNLEY.

Marguerite ! qu'est cela?

CALCRAFT.

Votre grâce a déjà vu cette petite, une nuit de Saint-Valentin, mais comme votre grâce était un peu...

MARIE STUART.

Vos gens sont familiers, milord.

DARNLEY, s'asseyant.

Mes gens... Calcraft est le seul de ma suite que vous m'ayez laissé depuis que je suis relégué dans cette vieille abbaye. Et je le souffre tel qu'il est.

MARIE STUART.

Vous êtes sûr de cet homme?

DARNLEY.

Sûr.

MARIE STUART.

Adieu milord.

DARNLEY.

Un instant encore, de grâce.

MARIE STUART.

Je ne puis...

DARNLEY.

Même, si je vous disais que je ne vous reverrai peut-être pas demain.

CALCRAFT, à part.

Hein !... est-ce qu'il a éventé la mine.

LA REINE, à part.

La lettre a raison. Il me trahit, il veut fuir. Calcraft, laissez-nous.

SCÈNE IV.

MARIE STUART, DARNLEY.

DARNLEY.

Savez-vous, ma belle reine, que je vous aime toujours!...

MARIE STUART, l'interrompant.

Milord, quelle nouvelle plainte avez-vous encore à m'adresser ?

DARNLEY.

Est-ce la femme ou la reine qui me parle?

MARIE STUART.

L'une et l'autre.

DARNLEY.

Alors, à la reine, je dirai : Vous m'avez pris parmi les premiers gentilshommes et j'en suis aujourd'hui le dernier ; à la femme : Je ne suis pas votre mari, je suis votre jouet.

MARIE STUART.

La reine vous répondra : Milord, si vous ne gouvernez pas, c'est qu'avant de commander aux autres, il faut se commander à soi-même ; la femme : Si vous n'êtes plus époux c'est que... c'est que le passé est ineffaçable.

DARNLEY.

Le passé ! Oh ! vous pensez à Rizzio.

MARIE STUART.

Milord !

DARNLEY.

Vous y pensez et vous poursuivez sa vengeance. C'est pour lui que vous m'avez exilé de votre cour... C'est pour lui que tous mes amis, un à un, se sont vus disgraciés, proscrits, tandis que mes ennemis les Douglas, les Bothwell, devenaient vos mignons.

MARIE STUART.

Bothwell et Douglas sont fidèles à la reine, voilà tout.

DARNLEY.

Par saint André, Madame, lequel de ces deux hommes est votre amant?

MARIE STUART, stupéfaite.

Vous me dites... à moi...

DARNLEY.

Je vous demande, ma belle reine, lequel de ces deux hommes est votre amant ?...

MARIE STUART.

C'est juste ! qui assassine les hommes doit insulter les femmes... Ah! parce que j'ai eu pitié de toi et que je ne t'ai pas jeté dans une prison d'État comme tu le méritais ; parce que je t'ai soigné, malade et épuisé de débauches au lieu de te faire trancher la tête, tu me traites ainsi, moi, ta femme et ta souveraine! tu t'en repentiras !

DARNLEY.

Madame !...

MARIE STUART.

Je cherchais à oublier tout ce sang versé par toi sur les marches de mon trône, de peur que la vengeance ne me montât au cerveau, et tu me jettes à la face le nom de Rizzio : tu t'en repentiras !

DARNLEY.

Marie?...

MARIE STUART.

Je fermais les yeux pour te sourire sans dégoût, parce que tu es le père de mon enfant, et tu me demandes si je suis Marie Stuart ou Messaline! tu t'en repentiras.

DARNLEY.

Marie! pardon, je t'aime, je suis fou. Éloigne Bothwell et Douglas.

MARIE STUART.

Non,..

DARNLEY.

Éloigne-les et je reviens, et je t'aimerai comme au premier jour, humble et dévoué...

MARIE STUART.

Non...

DARNLEY.

Eh bien ! Bothwell seulement, éloigne Bothwell.

MARIE STUART.

Le comte de Bothwell sera demain duc d'Orkenay.

DARNLEY.

Ah! prenez garde, je puis être un prince faible, mais je ne suis pas un mari complaisant.

MARIE STUART.

Infâme!...

DARNLEY.

Madame, il n'y a pas loin d'ici à la frontière d'Angleterre. (Calcraft entre au fond et s'avance vers la reine du côté opposé à Darnley.)

MARIE STUART.

Tais-toi...

DARNLEY.

Vous avez couru quarante milles à cheval pour passer quelques heures près de ce forban décrassé. Je le dirai.

MARIE STUART.

Oh!

DARNLEY.

Vous n'avez pas assez dans votre vie d'un roi de France, d'un gentilhomme anglais, d'un chanteur italien, il vous faut encore un pirate écossais... Je le dirai...

CALCRAFT, à l'oreille de la reine.

Souvenez-vous de Rizzio.

MARIE STUART, pâle et haletante, le regarde et ne répond rien... mais ses yeux ne se détachent plus de ceux de Calcraft.

Milord, ce que vous dites là est imprudent...

DARNLEY.

Imprudent!... Marie, une dernière fois, si vous vouliez... j'oublirais tout...

MARIE STUART.

Je n'oublie pas, moi...

DARNLEY.

Ah! c'est ainsi, vous me voyez faible, presque fou... vous vous dites : j'aurai raison de lui. J'aurai toujours assez de force pour me traîner jusqu'en Angleterre, et de là, je vous rendrai la risée de l'Europe.

MARIE STUART.

Ah!.. (Elle se retire lentement vers la porte les yeux fixés sur Calcraft sans rien dire.)

DARNLEY.

Maintenant, allez à votre bal et au revoir!

MARIE STUART, sur le seuil.

Non, adieu! (Elle sort.)

SCÈNE V.

CALCRAFT, DARNLEY.

DARNLEY.

Elle m'abandonne ainsi. Tiens, vois-tu, Calcraft, il faut qu'il y ait de la sorcellerie là-dessous. Quoi! l'orgueilleuse fille des Stuarts et des Guises, reniant le gentilhomme qu'elle a choisi entre tous les rois. Et ce Bothwell!.. Nous partirons demain, Calcraft, tu ne me quitteras pas... (Il tombe assis.) Ah! cette querelle m'a épuisé... Calcraft, va fermer les volets des portes.

CALCRAFT, sort, à part.

Je vais les ouvrir.

DARNLEY.

Il est tard, et cette abbaye entre deux cimetières est pour moi un séjour de terreur dans l'insomnie, et de rêves effrayants. (Il tousse.) Je souffre, je souffre. (Il tousse.) Oh! mon Dieu! ayez pitié de moi et envoyez-moi la santé... Mon Dieu! j'ai eu tort de faire tuer ce Rizzio, je le vois bien, puisque vous m'en punissez; mais je me repens, mon Dieu! prenez pitié de moi. (Écoutant.) Quel est ce bruit?. Rien!.. la nuit, tout fait trembler ceux qui ont la conscience rouge de sang versé. . Oh! le sang de ce Rizzio est toujours là devant moi, vermeil et limpide comme lorsqu'il jaillit de ses cinquante blessures. (Écoutant.) Encore! cette fois j'ai entendu le pas d'un homme sur le sable... (Il va près de la fenêtre et écoute.) Calcraft, sans doute! Des voix?.. (Il recule effrayé.) Mon épée enlevée, ah! est-ce qu'on viendrait m'assassiner?.. (La fenêtre s'ouvre violemment; plusieurs hommes armés font irruption dans la chambre. Un homme masqué entre après eux; c'est Bothwell. Darnley recule vers une porte à gauche.)

DARNLEY.

Qui êtes-vous?.. Eh! Calcraft, tu oublies donc que je suis ton roi!.. Voyons, tu ne me tuerais pas, toi; écoute-moi.

CALCRAFT, hésitant.

Milord... (Bothwell ôte son masque.)

DARNLEY.

Bothwell, je suis perdu.

BOTHWELL à ses hommes.

Faites... (Ses hommes s'avancent sur Darnley qui entre dans la chambre gauche. Ils entrent derrière lui.) Calcraft, à ton poste.

CALCRAFT.

Présent, votre honneur... (Il descend par la trappe, puis remonte effaré en criant.)

BOTHWELL.

N'est-ce pas, Darnley, que tu ne croyais pas aller si haut?..

CALCRAFT, sortant de la trappe.

Cinq minutes, milord... cinq minutes?..

BOTHWELL, qui a été jeter un coup d'œil dans la chambre.

Vite, enfants... (Les soldats enjambent précipitamment la fenêtre.)

SEPTIÈME TABLEAU.

(A peine Bothwell est-il sorti, qu'une épouvantable détonation se fait entendre; le plancher est soulevé, les murs s'ébranlent et chancellent; la chambre de l'abbaye de Kirk-of-Field s'écroulent dans la flamme et la fumée, et laisse voir toute la largeur du théâtre occupée par l'intérieur du palais d'Holyrood, illuminé et rempli d'une foule immense. Au milieu d'un grand cercle, une femme magnifiquement vêtue de blanc, entourée d'un flot de courtisans aux splendides costumes, regarde des danseurs. C'est la reine. Parmi les courtisans qui s'empressent autour d'elle, elle distingue Georges Douglas; la reine lui fait un signe et va lui donner la main. Lorsque Bothwell paraît et présente sa main gantée de buffle, la reine se tourne vers lui, et sa main s'étend comme si elle était fascinée vers celle de Bothwell. Alors Douglas, avec un geste d'horreur, s'écrie :)

DOUGLAS.

Otez donc ce gant, milord; ne voyez-vous pas qu'il est taché de sang.

Quatrième acte. — Huitième tableau.

Le pont de Bothwell.

Un site sauvage et abrupte des montagnes d'Écosse. Les premiers plans forment comme une espèce de cirque de rochers couronnés de sapins. A fond les rochers se rejoignent en une gorge dont le creux est le lit desséché d'un torrent. Un pont grossièrement construit franchit le torrent; on le voit dans toute sa longueur. Effet de soleil levant. Une pente praticable mène à travers les rochers, du devant du théâtre jusqu'au pont.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALCRAFT, puis BOTHWELL, CAVALIERS ARMÉS.

CALCRAFT, à cheval, paraissant en haut, près de la tête du pont.

Milord, voilà un endroit excellent; nous serons cachés là comme des lapins dans un terrier.

BOTHWELL, à cheval.

Oui, tu as raison. Descendez, vous autres. (Tous descendent par la pente praticable.) Calcraft, poste un homme sûr et vigilant là-haut, sur la droite, et dès qu'il verra paraître un coureur aux armes royales d'Écosse, qu'il accoure nous prévenir. (Calcraft exécute l'ordre donné par Bothwell.) Tenez vos arquebuses en état de faire feu... Vous pouvez mettre pied à terre, mais soyez prêts à sauter en selle au premier signal. (Les hommes descendent de cheval et se groupent à droite. Bothwell est seul à gauche.) Tout va bien, et je crois que cette fois je tiens enfin l'enjeu de cette terrible partie. Qui peut se mettre aujourd'hui entre elle et moi? Rizzio, Darnley anéantis. Douglas, devenu l'ennemi acharné de la reine, travaille à soulever la noblesse pour venger Darnley. Lord Jacques Murray lève une armée contre la reine Marie, sa sœur... la voilà au point où je la voulais : ruinée, abandonnée, proscrite; je ne pouvais m'élever jusqu'à elle, je l'ai fait tomber jusqu'à moi. (Calcraft paraît, revenant de poster la sentinelle.) Le moment est venu, Bothwell, un dernier effort, garde le cœur et la tête froids et impitoyables, et... tu seras roi... Roi!.. roi!.. Allons, point de vertiges, point d'éblouissement, point d'émotions, je marche à cent pieds au-dessus de terre sur une corde tendue. L'équilibre est un miracle de sang froid et d'adresse! que mon cœur ait un étouffement d'une seconde, que le vertige insensé bouillonne dans mes tempes, ne fût-ce que le temps de concevoir une pensée, et je tombe de cent pieds, je roule dans l'espace, et je me brise comme un danseur maladroit. Non, pas de vertige, pas d'émotion.

CALCRAFT.

Milord.

BOTHWELL.

Que veux-tu?

CALCRAFT.

Le plus sûr de nos jacks est posté à cent pas d'ici, éveillé comme un jeune chat qui guette sa première souris.

BOTHWELL.

Bien; ça, maître Calcraft, que pensez-vous que nous soyons venus faire ici?

CALCRAFT.

Moi, milord, je suis venu gagner cent couronnes que vous m'avez promises.

BOTHWELL.

Vous êtes un homme positif, maître Calcraft.

CALCRAFT.

J'ai été formé à bonne école, votre honneur.

BOTHWELL.

Ainsi, toi et tes hommes, sur un signe de moi, vous arrêterez qui bon me semblera.

CALCRAFT.

Consciencieusement, votre honneur, fût-ce le diable en personne.

BOTHWELL.

Le diable et moi nous sommes trop bons amis pour nous jouer de ces tours-là. Il s'agit seulement de la reine.

CALCRAFT.

Tuer la reine?

BOTHWELL.

Non, par le ciel, si un cheveu de sa tête tombe, vous mourrez tous. La reine, accompagnée de quelques fidèles serviteurs, est partie ce matin d'Édimbourg. Elle veut se jeter dans les highlands, dont les montagnards lui sont restés fidèles. Dès que la vigie aura signalé sa venue, tous, arquebuse en main, vous entourerez ce pont. Vous laisserez passer le coureur qui la précède de quelques minutes. Au passage de son petit cortége, sautez à la bride des chevaux, saisissez les hommes d'escorte, et tirez s'ils résistent. Toi, Calcraft, je te charge spécialement de la reine. Ne lui dis pas un mot, et fais-la descendre jusqu'ici. Puis tu retourneras veiller en haut sur nos hommes.

CALCRAFT.

Hum! c'est un crime de haute trahison que vous me faites commettre.

BOTHWELL, tirant une bourse.

Tiens, voilà pour tes scrupules, partage avec tes hommes.

CALCRAFT.

Partager!... mais non, mais non, ils sont très-déterminés, c'est inutile. (Il empoche.) Comptez sur moi, milord, ce petit guet-apens-là va marcher comme sur des roulettes.

UN HOMME, accourant.

Alerte!... alerte!... voilà le coureur!... (Calcraft va aux hommes d'armes, leur parle bas, et les poste dans les rochers qui entourent le pont. Le coureur aux armes royales traverse le pont au galop. Aussitôt qu'il est passé, deux hommes à cheval barrent la tête du pont. Calcraft, en avant de ces hommes, à pied, un coutelas en main.)

BOTHWELL, observant d'en bas.

Voilà le moment décisif. (A cet instant débouchent de droite deux serviteurs à cheval, puis Marie Stuart et Marie Seyton, également à cheval.)

CALCRAFT.

Arrêtez, où vous êtes morts!... (Les jacks s'élancent à la bride des chevaux, aux jambes des hommes.)

UN DES SERVITEURS DE LA REINE.

Trahison!... place à la reine!

CALCRAFT.

Faites-la taire, vous autres. (On se jette sur le serviteur qui est terrassé et bâillonné. Calcraft prend le cheval de la reine par la bride et le fait descendre par le praticable.)

MARIE STUART.

Misérable! tu fais violence à ta souveraine. (Calcraft ne répond rien, laisse la reine en bas et remonte surveiller ses hommes.)

BOTHWELL, s'avançant.

Reine, cet homme n'a rien fait que par mes ordres.

MARIE, stupéfaite.

Lord Bothwell!...

BOTHWELL.

Lord Bothwell, qui, ne pouvant arriver jusqu'à vous, a attendu que vous vinssiez à lui. (Il la fait descendre de cheval et attache le cheval à un sapin.)

MARIE.

M'expliquerez-vous le but de cette arrestation insensée?

BOTHWELL.

Il le faudra bien, ma belle reine, car je vous le donne en cent à deviner.

MARIE.

Ce ton n'est pas celui d'un sujet.

BOTHWELL.

Non, c'est celui d'un maître.

MARIE.

D'un maître... vous raillez, milord.

BOTHWELL.

D'un maître... car je vous aime et vous êtes à moi. Reine Marie Stuart, vous êtes veuve et libre... Jacques Hepburus de Bothwell vous demande votre main.

MARIE.

Milord, il fut un temps où vos services et votre dévouement me faisaient vous voir avec bienveillance... mais l'acte inouï que vous venez de commettre, ne me permet plus que de vous regarder comme un rebelle insolent.

BOTHWELL.

Vous auriez tort de me résister, ma belle reine. Vous courez vous jeter dans les montagnes... c'est une faute, vous n'y aurez pas d'abri, vous y serez errante et misérable. J'ai à deux lieues d'ici mon château fort du Dunbar, qui peut braver un long siége et servir de point de ralliement à tous vos fidèles. Suivez-moi dans cette forteresse, là, mon chapelain nous unira secrètement, jusqu'à des temps plus heureux; voulez-vous?

MARIE.

Non!

BOTHWELL.

Il le faut cependant, Madame: vous ne savez pas ce que c'est que la volonté de Bothwell. Le jour où j'ai sauvé votre galère en détresse, c'était déjà l'amant qui veillait sur vous.

MARIE.

Milord!

BOTHWELL.

Le jour où, devant le cadavre palpitant de David Rizzio, seul au milieu de vos ennemis ivres de sang, je vous ai dit: Courage et vengeance, c'était encore l'amant qui jouait sa vie pour vous.

MARIE.

Ah! taisez-vous, milord.

BOTHWELL.

Le jour où, pendant que vous dansiez aux noces de Marguerite, une explosion terrible lança vers le ciel les membres déchirés d'Henri Darnley.

MARIE, éperdue et chancelante.

Grâce, milord, vous me brisez le cœur!...

BOTHWELL.

Ce jour-là, c'était encore l'amant qui, cette fois, se faisait assassin pour vous.

MARIE.

Oh! je n'avais pas dit de le tuer.

BOTHWELL.

L'aviez-vous défendu? Que répondites-vous à l'homme qui vous dit, ce soir-là, dans l'abbaye de Kirch-of-field: Souvenez-vous de David Rizzio... Que répondites-vous?

MARIE.

Rien!...

BOTHWELL.

C'est votre silence qui a mis le feu aux poudres, vous le savez. Eh bien! l'homme qui vous a dit ces mots, et qui est une preuve vivante de notre crime à tous deux... cet homme est là. Je vais l'appeler... quand vous l'aurez reconnu, vous lui direz vous-même vers quel endroit vous voulez continuer votre route; si vous persistez à me fuir, je vous laisse libre, partez.

MARIE.

Laissez-moi partir, milord, soyez bon, ayez pitié, et plus tard, peut-être... Le cœur des femmes se gagne par la bonté et la douceur.

BOTHWELL.

Je ne le crois pas. Vous partirez donc: seulement, avant de partir, devant ces hommes d'armes, devant ces deux ou trois serviteurs, les derniers de tous, les seuls qui vous aiment encore, maître Calcraft racontera dans tous ses détails l'assassinat de Henri Darnley. Choisissez.

MARIE.

Monsieur, il est impossible que cette infernale pensée soit dans votre cœur. Puisque vous pouvez aimer, puisque vous m'aimez, vous ne ferez pas cela, devant ces derniers de mes amis, devant cette douce enfant qui croit en moi comme en Dieu, vous ne ferez pas cela, je vous en prie.

BOTHWELL.

Je le ferai.

MARIE.

Non! vous ne le ferez pas, car l'orgueil de Marie Stuart anéanti, humilié, c'est ce que vous voulez, n'est-ce pas? Jamais ce front ni ce genou n'ont plié que devant Dieu! Eh bien! je vous en prie à genoux, et le front prosterné!..

BOTHWELL, à part.

Mon cœur bat, je crois. Finissons-en. (Haut.) Holà! Calcraft!

(*A la reine.*) Je jure par le passé qui nous lie, que je tiendrai parole si vous me résistez. (*La reine se relève pâle et tout en larmes. Calcraft paraît. Bothwell plonge son regard dans les yeux de Marie qu'il tient comme fascinée.*) Maître Calcraft, demandez à Sa Majesté quelle route elle veut prendre et préparez tout pour le départ.

MARIE.

C'est bien lui!...

CALCRAFT.

Où Sa Majesté veut-elle se rendre?

MARIE STUART, *terrifiée.*

Au château de Dumbar!...

NEUVIÈME TABLEAU.

Le camp de la reine, à Carberry-Hill. La tente royale, sur la droite; au fond un monticule.

SCÈNE PREMIÈRE.

HIGHLANDERS, puis CALCRAFT.

(*Au lever du rideau, les Highlanders, chargés de veiller sur la tente de la reine, causent ensemble, les uns assis, les autres debout.*)

PREMIER HIGHLANDER.

Ce n'est pas un métier que nous faisons-là... Payés d'espérances, nourris de promesses et logés aux étoiles!... Depuis six mois toujours tirer l'épée pour la rentrer sans une brèche au fourreau... j'aime mieux une bonne bagarre et que cela finisse.

DEUXIÈME HIGHLANDER.

Mac-Yvor, ne parle pas aussi franc devant sa grâce, lord Bothwell... il pourrait t'en cuire.

PREMIER HIGHLANDER.

Lui!... L'autre jour encore, le voyant passer sur le cheval de bataille du defunt, et revêtu de son pourpoint de brocart, le peuple disait autour de lui : Il est tout naturel que le bourreau hérite du patient.

DEUXIÈME HIGHLANDER.

Pauvre Darnley?...

PREMIER HIGHLANDER.

Oui, pauvre Darnley... Ce fût une mort sinistre que la sienne, et c'est pour le venger que l'armée des lords marche contre nous. Ils ont pris son nom pour cri de guerre, et son cadavre pour drapeau!...

DEUXIÈME HIGHLANDER.

Son cadavre!... que veux-tu dire?

PREMIER HIGHLANDER.

La bannière des confédérés porte sur une face le lion d'Écosse, et sur l'autre l'image de Darnley, assassiné par ce Bothwell maudit.

DEUXIÈME HIGHLANDER.

Pas si haut, donc.

PREMIER HIGHLANDER.

Bah! la reine sait bien qui elle a épousé, et Bothwell sait bien comment il est arrivé où il est... (*Entre Calcraft qui écoute.*)

CALCRAFT.

Oui, mais ils n'aiment pas qu'on le leur dise.

PREMIER HIGHLANDER.

Maître Calcraft!... l'âme damnée du Bothwell!... au diable!... (*Ils s'éloignent de lui.*)

CALCRAFT.

Et dire qu'ils sont tous ainsi... Aussitôt que je parais... prrt! ils s'envolent... Çà, Calcraft, mon ami, récapitulons : marin, déserteur, bonnête homme, bourreau, espion, puis valet de chambre de feu sa grâce lord Darnley, puis factotum de sa grâce actuelle lord Bothwell, puis... puis pendu peut-être... Quelle existence accidentée!.. (*Regardant à droite.*) Aux armes!.. la reine!..

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARIE STUART, DOUGLAS, LENNOX, LINDSAY, BOTHWELL.

MARIE STUART.

Parlez, milords, nous consentons à vous entendre.

DOUGLAS.

Moi, Georges Douglas, comte de Lochleven, j'accuse Jacques Hepburns de Bothwell duc d'Orkney, ci-présent, d'avoir assassiné Henri Darnley : et comme tel, je le défie à mort et sans merci.

BOTHWELL, *avec hauteur.*

Vous n'êtes pas l'égal du duc d'Orkney, comte de Lochleven.

LENNOX.

Moi, Henri, duc de Lennox, qui suis ton égal, et le père d'Henri Darnley, assassiné par toi, Bothwell duc d'Orkney, je te défie à mort et sans merci.

BOTHWELL.

Duc de Lennox, ton épée tremblerait dans ta main vieillie, tu m'appelles assassin, pourtant je refuse de t'assassiner.

LINDSAY.

Lennox, votre épée.

LENNOX.

Prends-la, je te la donne, puisque le pauvre Henri ne devait pas en hériter, et qu'elle ne peut servir à le venger ..

LINDSAY.

Elle le vengera!... Bothwell, moi, Lindsay de Byres, ton égal par la naissance et par la force, je te déclare trois fois lâche si tu refuses de me combattre, à pied, sans armures, avec nos seules épées, jusqu'à ce que mort s'en suive.

BOTHWELL.

Lindsay, j'accepte ton défi... si la reine le permet...

MARIE STUART.

Non, je le défends.

BOTHWELL.

Madame...

MARIE STUART.

Risquer votre vie contre celle d'un de ces traîtres; je vous le défends, monsieur le duc...

BOTHWELL.

Vous le voyez, milords, je suis lié...

MARIE STUART, *aux lords.*

Retournez vers ceux qui vous envoient et dites-leur une dernière fois que s'ils veulent rentrer dans le devoir leur souveraine peut encore leur pardonner.

LENNOX.

Nous ne sommes pas venus ici pour solliciter un pardon, mais pour l'accorder...

MARIE STUART.

Milord de Lennox... vous oubliez devant qui vous êtes.

LENNOX.

Je suis devant la veuve d'Henri Darnley, mon fils... qui a épousé le meurtrier de mon fils... voilà devant qui je suis.

MARIE STUART.

Le duc d'Orkney a été jugé et acquitté par la haute cour d'Écosse.

DOUGLAS.

Madame, en notre âme et conscience, la reine d'Écosse n'a pas plus féaux sujets que nous; mais il nous est impossible de laisser la vérité cachée sur la mort de lord Darnley. Livrez-nous cet homme!

MARIE STUART.

Jamais!... Ah! milords! que ne suis-je un roi! que ne puis-je mettre le casque en tête et l'épée au poing!

LENNOX.

Venez, Douglas, nous n'obtiendrons rien... Un dernier mot, Madame : nous sommes en armes, non contre la reine, mais contre le duc d'Orkney... qu'il nous soit livré, et nous obéirons.

MARIE STUART.

Il suffit... (*Elle leur fait signe de partir.*)

DOUGLAS.

Nous attendrons encore une heure, priant Dieu que Votre Majesté revienne sur sa décision. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins DOUGLAS, LENNOX ET LINDSAY.

BOTHWELL.

Ici... deux arquebusiers. (*Deux hommes s'avancent.*) Vous voyez ces hommes qui s'éloignent?... feu! sur eux.

MARIE STUART, *se précipitant pour les arrêter.*

Arrêtez!... Des parlementaires!

BOTHWELL.

Des ennemis!... Ma belle reine, nous sommes dans une passe où avec beaucoup d'honneur et peu d'énergie nous laisserons votre sceptre et ma vie.

MARIE STUART.

Oh! la bataille et la victoire!

BOTHWELL.

Nous serons vaincus... sauf les highlanders qui vous sont dévoués, vos gens tourneront casaque aux premiers coups.

MARIE STUART.

Je me mettrai à leur tête, la bannière d'Écosse en main.

BOTHWELL.

Les confédérés en ont une autre que je ne vous engage pas à examiner de près... Croyez-moi, fuyez...

MARIE STUART.

Fuir, encore! non.

BOTHWELL.

Alors, laissez-moi accepter le cartel de Lindsay.

MARIE STUART.

Non...

BOTHWELL.

L'heure marche, le camp s'agite, l'ennemi va paraître, que demandent-ils?

MARIE STUART.

Votre tête.

BOTHWELL.

Eh bien! promettez-leur, ma tête; un bon cheval me portera en quelques heures sur la frontière. Rentrez dans Édimbourg, tout va se calmer, le prétexte de la révolte étant éloigné; alors, un à un, vous saisirez et vous briserez tous ces nobles insolents et je reviendrai.

MARIE STUART.

Jacques, loin de vous je ne vis plus, je me meurs de terreurs et de remords. Fuyons ensemble!...

BOTHWELL.

Impossible, aucun amour ne vaut un trône. Nous sommes les moins forts, plions pour ne pas rompre. Holà! Calcraft. (Calcraft paraît.)

CALCRAFT.

De quoi s'agit-il?

BOTHWELL.

De fuir.

CALCRAFT.

Ça me va.

BOTHWELL.

Mes chevaux.

CALCRAFT.

En main, au bas du coteau.

BOTHWELL.

C'est bien.

MARIE STUART.

Jacques, je vous reverrai bientôt, n'est-ce pas?

BOTHWELL.

Dès que vous croirez pouvoir me rappeler.

MARIE STUART, pleurant.

Adieu, milord! adieu, Jacques!

BOTHWELL, ému.

Adieu! (A part.) Est-ce que je l'aimerais?... (Il sort suivi de Calcraft et disparaît derrière un monticule, au moment où les trompettes annoncent les parlementaires.)

MARIE STUART.

Encore seule et abandonnée.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DOUGLAS, LENNOX, LINDSAY, SUITE.

DOUGLAS.

Madame, nous venons prendre les derniers ordres de Votre Majesté.

MARIE STUART.

J'accepte les conditions que vous m'avez proposées.

DOUGLAS.

Grâces en soient rendues à Dieu!... Je puis donc faire retirer ces hommes qui ne sont pas de vrais soldats, donner l'ordre aux nôtres de servir de gardes à leur souveraine.

MARIE STUART.

Faites. (Lindsay donne ses ordres. Les highlanders de la reine se retirent vers la droite, pendant que les troupes confédérées entrent par la gauche. Le fond se garnit de soldats portant des bannières sur lesquelles se dessine le lion d'Écosse. — Aux lords.) Milords, je me mets librement en vos mains, vous agirez à mon égard, avec tout le respect que vous me devez comme à votre princesse naturelle et à votre reine. (Tous les seigneurs s'agenouillent devant elle.)

DOUGLAS.

Voilà la vraie place de Votre Majesté!... Voilà votre fidèle noblesse, la noblesse de vos ancêtres, prête à vous défendre et à vous obéir aussi loyalement qu'à tous vos prédécesseurs. (On entend de sourds murmures dans les rangs des soldats.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LENNOX.

LENNOX, suivi de quelques amis.

Bothwell, où est Bothwell?... Le régicide s'est échappé? (Voix nombreuses de soldats.) A mort!

MARIE STUART.

Milords, j'ai exécuté les conditions. Tenez vos promesses.

LENNOX.

Le sang de mon fils crie vengeance!... Sus à Bothwell, mes amis. (Ils s'élancent du côté où Bothwell est parti.)

MARIE STUART.

On me traite en prisonnière!

DOUGLAS.

Madame, tant que j'aurai un souffle de vie, vous serez respectée. (Il tire son épée et se met à sa droite.) Silence, soldats!

LINDSAY.

Par saint Michel! voilà bien des embarras; des cris ne blessent pas...

MARIE STUART.

Lindsay, votre main.

LINDSAY.

Madame, c'est un honneur dont je suis indigne.

MARIE STUART, avec un rire menaçant.

Ne craignez rien, ce ne sera pas une caresse... (Lindsay lui donne sa main.) Par la main que vous tenez dans la vôtre, j'aurai votre tête... (Les murmures des soldats ont été en grossissant. Lennox va de l'un à l'autre et les excite.)

MARIE STUART.

A Édimbourg, Messieurs. (Poussant un cri d'horreur.) Qu'est cela? (Au moment où elle va sortir par la droite, la bannière qui se trouve en face d'elle, et sur l'un des côtés de laquelle se voyait le lion d'Écosse, se retourne, et on aperçoit une peinture, représentant l'image de Darnley étendu mort, avec une inscription en grosses lettres écrite au-dessous du tableau. — Vengeance.)

DOUGLAS.

Infamie!... venez, Madame! (Il l'entraîne du côté opposé. Une seconde bannière représentant la même peinture est mise sous les yeux de la reine.)

MARIE STUART.

Encore!... là!... là! (Elle se dirige vers le milieu.) Ah! image sanglante! que me veux-tu? (Au comble de la terreur et du désespoir.) Darnley!... Je ne suis pas coupable!... (Lisant.) Vengeance!... et c'est lui qui dit cela!... lui qui sort de sa tombe pour m'accuser et me maudire, ôtez ces bannières, la raison m'abandonne.

DOUGLAS, voulant s'élancer.

A bas ces bannières! à bas! (Il voit la reine qui faiblit et la soutient.)

LENNOX.

C'est justice!

DOUGLAS.

Non; mais cruauté!

MARIE STUART, éperdue.

Je n'ai pas autorisé le meurtre!... Je ne connais pas... non... je ne connais pas le meurtrier...

LENNOX.

C'est Bothwell!

LES SOLDATS.

Oui... oui...

MARIE STUART, même jeu.

Grâce... enlevez ces images... elles me déchirent les yeux et le cœur... pitié... je renonce à tout, au trône, aux honneurs, à la liberté, à la vie... mais enlevez ces images...

DOUGLAS, la soutenant.

Les lâches!

MARIE STUART.

Henri... ne me regarde pas ainsi, oh! ma tête! ma tête!... Mon Dieu ayez pitié de moi... je n'y vois plus... je me meurs... (Elle s'évanouit. On l'entoure.)

LENNOX.

Dieu punit les coupables, quelque grands qu'ils soient.

DOUGLAS.

Coupable!... ah! si elle est coupable, prenez garde, vous, d'en faire une martyre.

CINQUIÈME ACTE. — DIXIÈME TABLEAU.

Une salle dans le château de Lochleven, à droite; porte donnant sur la chambre de la reine, à gauche, porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LORD MELVIL, LINDSAY, RUTHWEN, MARIE SEYTON.

LORD MELVIL.

Nous venons au nom du conseil d'État, et nous prions la reine de vouloir bien nous admettre en sa présence.

SEYTON.

Sa Majesté est souffrante, et ne peut recevoir personne...

RUTHWEN.

Elle nous recevra cependant.

SEYTON.

C'est impossible, milord.

LINDSAY, allant vers la porte de droite.

Entrons.

SEYTON.

Oseriez-vous employer la force?

LINDSAY.

Au nom du roi, oui.

MARIE, paraissant sur le seuil.

Qui parle de roi, tant que Marie Stuart est vivante?

LORD MELVIL.

Madame.

MARIE.

Je savais, milorde, que les factions et le malheur m'avaient renversée du trône, je savais que le maitre de ce château, le traitre Douglas, n'était pas mon hôte, mais mon geôlier; seulement, je croyais savoir aussi que pour des nobles, la chambre d'une femme est un royaume inviolable.

RUTHWEN.

Madame...

MARIE.

Je ne vous interroge pas, milord Ruthwen. (A Melvil.) Vous, sir Melvil, expliquez-moi ce que les rebelles viennent demander à la reine.

MELVIL.

Le conseil d'État nous envoie demander à Votre Majesté de signer ces deux actes : l'un est votre abdication en faveur du prince Jacques votre fils, l'autre confie la regence à milord Jacques Murray votre frère.

MARIE.

Et si je refuse?

LINDSAY.

La loi d'Écosse punit de mort les crimes de meurtre et d'adultère.

MARIE.

Je refuse; signer ces actes serait avouer les crimes dont vous parlez et vous reconnaitre pour mes juges. Je mourrai, mais reine.

MELVIL.

Madame, votre malheureux peuple est déchiré par la guerre civile; l'Écosse est arrivée au dernier degré de tous les maux, elle va périr si en abdiquant vous ne la sauvez. Madame, la couronne de votre fils vacille sur sa tête d'enfant, et d'heure en heure, un coup de vent peut renverser couronne et monarque, si en abdiquant vous ne les sauvez... Que la reine ait pitié de son peuple, que la mère ait pitié de son enfant.

MARIE.

Mon enfant! on me l'a pris aussi. (Elle pleure.) Donnez, Melvil. (Elle prend l'acte.)

LINDSAY.

Écrivez là : Je signe librement cet acte : Marie Stuart.

MARIE, souriant tristement.

Vous appelez cela signer librement, Lindsay.

LINDSAY.

Que ce soit ou non, il faut l'écrire.

MARIE.

Je ne l'écrirai pas, y allât-il de ma vie.

LINDSAY.

Eh! mon Dieu! ce n'est pas votre vie qu'on veut, mais votre signature... Signez... (Ce disant il lui prend le bras et le serre violemment de son gantelet. Marie reste impassible, la regardant en face, puis, elle relève sa manche et montre son bras meurtri.)

MARIE.

Voilà ce que je voulais; soyez tous témoins qu'avant de signer sa déchéance, Marie Stuart a été mise à la torture et que le bourreau s'appelait Lindsay... (Elle signe et tend les actes à Melvil.) Allez Melvil et adieu... (Aux lords.) Sortez? (Ils sortent tous trois.)

SCÈNE II.

MARIE STUART, SEYTON, DOUGLAS.

MARIE STUART, tombant dans un fauteuil.

Ah! c'est trop, c'est plus que la nature humaine n'en peut supporter. Ils me menacent de la mort! Oh! je l'appelle, moi, car ma vie est un horrible rêve, et la mort, réveil bienfaisant, soulagera mon âme du poids qui l'écrase; seule, sans un cœur pour me reposer, sans un bras pour me défendre, le dernier compagnon de mes infortunes, perdu, mort sans doute, comme François, comme Rizzio, comme tout ceux qui m'ont aimée...

DOUGLAS qui est entré doucement sans être vu.

Non, Madame, milord Bothwell a échappé à ceux qui le poursuivaient.

MARIE STUART, joyeusement.

Ah! (Avec amertume.) Faut-il que cette nouvelle m'arrive par la bouche d'un lâche qui m'a trahie!

DOUGLAS, agenouillé.

En effet, Majesté, pardonnez-moi, car je vous ai trompée.

MARIE.

Oui, tu m'as trompée!... Si je croyais qu'il y eût au monde une âme généreuse et fidèle, c'était la tienne; si j'espérais qu'il y eût un homme prêt à se dévouer pour Marie Stuart, sans calcul, sans égoïsme, c'était toi! Oh! oui! tu m'as trompée, Georges Douglas.

DOUGLAS.

Majesté! Georges Douglas vous a donné plus que son âme et sa vie, il vous a donné son honneur.

MARIE.

Que veux-tu dire?

DOUGLAS.

Vous étiez perdue, le crime de Bothwell avait consommé votre ruine, je savais qu'ils étaient vingt contre un, qu'ils vous combattraient, et vous vaincraient, que vous tomberiez en leurs mains, sans qu'aucune puissance humaine pût l'empêcher. Tirer l'épée pour vous c'était me perdre sans fruit. Un seul moyen restait : mentir et feindre d'être votre plus ardent ennemi, afin de devenir leur chef, et quand je vous tiendrais en mon pouvoir, de trahir mes amis et mes soldats en vous disant : Majesté, vous êtes libre.

MARIE.

As-tu fait cela?

DOUGLAS.

Oui, je me suis fait traitre et menteur... Un Douglas, ne pouvait rien de plus.

MARIE.

Ah! Georges, ce moment efface bien des douleurs; aujourd'hui seulement je comprends de quelle hauteur tu dépasses tous ces hommes... (A Georges.) Georges, pardonnez-moi d'avoir douté de vous, j'en souffrais bien, et pour moi et pour Marie, ma pauvre Marie, qui vous aime tant et que vous aimez aussi, n'est-ce pas?... (Bas à Georges.) Je le veux...

DOUGLAS, à demi tourné vers chacune des femmes.

Oui, j'aime Marie, et Marie le sait bien... Il n'est pas dans le monde entier pour moi d'autre femme que Marie. L'étoile que tant d'hommes cherchent au ciel pour leur destinée, est pour moi le regard de Marie, je n'agis et je ne pense que pour elle et je n'ai jamais dans le cœur comme sur les lèvres qu'un seul nom : Marie! Marie!

SEYTON, à la reine.

Que Votre Majesté est bonne et que je l'aime.

MARIE STUART.

Autrement dit : que Douglas est bon et que je l'aime... (A Douglas.) Ami, que disiez-vous de lord Bothwell?

DOUGLAS.

Ceux qui le poursuivaient ont trouvé son cheval mort de fatigue sur la route. Quant à lui, il a disparu, mais on le croit dans le pays... Des paysans ont vu rôder dans les environs de ce château un inconnu hâve, aux vêtements souillés, et qui demandait du pain. C'est lui, sans nul doute... Après vous, je le sauverai, Madame.

MARIE STUART.

Après moi?

DOUGLAS.

Oui, les plus fanatiques d'entre eux ne se contentent pas de votre déchéance; c'est votre sang qu'ils demandent, ces lâches; ils sont les plus forts, et demain je ne pourrais que mourir avec vous... Dès que la nuit sera venue, nous quitterons ce château par une issue connue de moi seul. Des relais sont préparés pour vous, miss Seyton et moi jusqu'à la frontière d'Angleterre, si vous le voulez.

MARIE STUART.

Oui, j'aurai là, près de ma sœur Elisabeth, un refuge assuré, où je pourrai attendre des jours meilleurs.

DOUGLAS.

Dans une heure, soyez prêtes, vêtues de costumes sombres et simples, afin de ne pas éveiller de soupçons pendant le trajet... Je vais me montrer d'ici-là, de peur qu'ils ne se méfient de moi.

MARIE STUART.

Allez, mon féal, mais avant d'entrer dans cette entreprise périlleuse, je veux que vous échangiez avec ma fidèle Seyton le baiser de fiançailles.

DOUGLAS.

Madame!...

MARIE SEYTON, rougissant.

Majesté, en un pareil moment!.. je ne peux pas.

MARIE STUART.

Vous mentez, mignonne, et c'est un péché... véniel. Allons... (Les deux jeunes gens échangent un baiser sur le front.) Mon Dieu, bénissez ces deux enfants et soyez miséricordieux pour la pauvre Marie Stuart. (Douglas sort à gauche, Marie Stuart et Marie Seyton rentrent à droite.)

Onzième Tableau. — Le Lac de Lochleven.

A l'extrême gauche du spectateur, une aile du château de Lochleven, donnant sur un chemin de ronde élevé de deux mètres au-dessus de la berge donnant sur le lac. Au bas de la tour une poterne. Des degrés taillés dans le roc descendent du chemin de ronde à la berge. Une issue secrète est pratiquée dans le roc qui supporte le chemin de ronde et donne sur la berge. Le lac tient tout le reste du théâtre. Une barque est amarrée au rivage. On ne voit pas les rameurs qui sont couchés au fond. — Nuit noire.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE RONDE D'ARCHERS, UNE SENTINELLE, BOTHWELL.

(Au lever du rideau une troupe d'archers suit le chemin de ronde, et tourne l'aile du château.

LA SENTINELLE.

Qui vive!...

LE CHEF DE RONDE.

Ronde de nuit. (Les archers rentrent par la poterne. — Aussitôt que le pas des archers cesse de retentir, Bothwell paraît sur la berge; il est pâle, défait, les vêtements souillés et déchirés. — Tous ses mouvements indiquent la folie.)

BOTHWELL.

Plus de bruit. Les voilà rentrés, et les autres ont perdu ma trace. Où suis-je? Ah! je me rappelle... j'ai traversé toute cette eau pour la voir... qui?... Elle?... oh! ma tête! ma tête! Elle est ici! .. dans ce château!... J'ai faim! on me chasse comme une bête fauve... Les uns crient : Sus au régicide!... les autres: Au fou! au fou! (Criant.) Le fou... c'est Darnley, ce n'est pas moi!...Voyez, je n'ai ni marotte, ni bonnet à grelots!... moi, je suis le roi d'Écosse... Ils s'écartent tous... on dirait qu'ils ont peur!... J'ai froid!... (On entend le cri de la chouette derrière l'issue secrète.) La chouette!... (Un des hommes cachés dans la barque se lève et répond par un cri semblable.) Encore!... Oiseaux de nuit, mes camarades, est-ce moi que vous appelez?... non?... Surtout ne dites à personne que Bothwell est ici... attendant Marie!... Ah! Marie!... c'est son nom!... je la reverrai!... (Pendant ce monologue, l'issue secrète s'ouvre. — Paraissent Douglas, puis la reine et Marie Seyton vêtues de costumes sombres. — Bothwell, effrayé, grimpe jusqu'au chemin de ronde et se blottit contre le rempart.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, DOUGLAS, MARIE STUART, MARIE SEYTON.

DOUGLAS, guidant les deux femmes.

Attendez, Madame; le péril est passé; l'ombre nous protége. Je vais vous mettre à l'abri des poursuites, et tout ira bien. (Montrant la poterne.) Le temps de fermer la poterne et d'en jeter la clé au lac... (Il fait ce qu'il dit, puis va redescendre, quand tout à coup Bothwell lui pose la main sur l'épaule et le force à se retourner.)

BOTHWELL.

Eh bien!... et moi?...

DOUGLAS, tirant sa dague.

Qui va là?...

BOTHWELL.

Ah! tu crois que je vais vous laisser partir tout seuls!...

DOUGLAS.

Cette voix!... Bothwell!...

BOTHWELL, grelottant.

Il fait froid!... bien froid!...

DOUGLAS.

Fou!... il est fou!... Que faire?... la reine attend?...

BOTHWELL.

La reine!... ah!... tu veux enlever la reine... Au secours... à moi...

DOUGLAS.

Silence!... sur ta vie...

MARIE STUART, sur la berge.

Georges, qu'y a-t-il?

DOUGLAS, luttant avec Bothwell.

Rien, Madame... mais cet homme sera donc toujours le mauvais génie de cette femme!...

BOTHWELL.

Ah!...

DOUGLAS.

Silence! milord, vous vous perdez.

BOTHWELL.

Milord... tu m'as reconnu!... Ah! traître! tiens... (Il veut le renverser. — Lutte avec cris étouffés de Bothwell. — Une sentinelle passe la tête par un créneau.)

LA SENTINELLE.

Qui vive!... répondez ou je tire!...

DOUGLAS, luttant.

Un mot, c'est la mort.

BOTHWELL.

Non!... à moi!... on veut enlever la reine!...

MARIE SEYTON, bas.

Entendez-vous, Madame?...

MARIE STUART.

Oui un bruit de lutte... Ah! pauvre Douglas... je serai encore cause de sa mort!... Viens ma fille... (Elles montent l'escalier taillé dans le roc.)

LA SENTINELLE, avec trois intervalles.

Qui vive!... Qui vive!... Qui vive!... Aux armes!... (Elle tire sur le groupe qui lutte. Bothwell pousse un cri, étend les bras et tombe. A ce moment Marie Stuart et Marie Seyton paraissent sur le chemin de ronde.)

DOUGLAS, se dégageant.

C'est Dieu qui le frappe!... venez, Madame...

MARIE STUART.

Ce cri m'a été au cœur!... qui donc est tombé?

BOTHWELL, sanglant, se roulant sur un bras.

Qui?... moi!... (Il retombe.)

MARIE STUART, avec horreur.

Jacques!...

DOUGLAS.

Partez, Madame, partez sans regarder en arrière. Il nous reste à peine le temps. Entendez-vous ce bruit d'armes dans le château?

MARIE STUART.

Jacques!.. hélas! il devait mourir... Oh! c'est une destinée horrible que d'être fatale à tous ceux qui vous aiment, Georges... Je ne partirai pas. Descendez dans cette barque... avec Seyton... et fuyez, loin, bien loin de moi, si vous voulez être heureux. Georges... partez... je le veux!.. (On voit des lumières s'agiter, on entend des cris d'alarmes.)

DOUGLAS.

Pardonnez-moi, Madame, mais il le faut... (Il saisit la reine entre ses bras et descend sur la berge, suivi de Seyton. Ils entrent dans la barque.)

MARIE STUART, se débattant.

Et Bothwell?.. Laisserez-vous son corps sur ce nid de vautours?..

DOUGLAS.

Aux vivants d'abord. Ramez, enfants, et ramez ferme. (La barque s'éloigne à force de rames. Cependant, le cri d'alarmes de la sentinelle a tout mis en éveil dans le château. On voit courir des lumières. On entend un bruit d'armes. Les créneaux se peuplent de soldats armés d'arquebuses. On entend de violents coups donnés contre la poterne qu'on cherche à enfoncer de l'intérieur.)

UN OFFICIER, sur le rempart.

Amenez la barque!

DOUGLAS.

Ferme, enfants!... l'obscurité nous sert de bouclier.

L'OFFICIER.

Soldats, feu sur ces fuyards!... (On décharge plusieurs arquebuses contre la barque.)

MARIE STUART ET SEYTON.

Georges!... ah!...

DOUGLAS, qui abrite la reine de son corps.

Rien!... Dieu nous protége!... (La barque disparaît à droite.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LENNOX ET SA SUITE.

(Lennox et sa suite arrivent par le chemin de ronde. Une partie de ses hommes aident à enfoncer la poterne qui vomit un flot d'archers et d'arquebusiers.)

LENNOX.

Un homme étendu sur la terre!... holà! des torches!... Bothwell! le régicide!...

BOTHWELL, agonisant.

Bothwell... roi d'Écosse!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RUTHWEN, LINDSAY.

LINDSAY.

Une barque! qu'on la poursuive!

RUTHWEN.

Trop tard!...

LINDSAY.

Malédiction!... elle est sauvée!...

BOTHWELL, se relevant.

Du présent, oui, mais de l'avenir!... (Il tombe et meurt.)

LENNOX.

Mon fils est vengé et l'Écosse est libre!

DOUZIÈME TABLEAU.

Départ de Marie Stuart pour l'Angleterre.

(La toile du fond s'enlève et laisse voir la pleine mer, un bâtiment voiles déployées, Marie Stuart, Marie Seyton et Georges Douglas groupés sur le pont.)

FIN.

Ceux de MM. les directeurs de province qui voudraient monter Marie Stuart en Écosse sont autorisés par les auteurs à faire dans la mise en scène toutes les suppressions qu'ils jugeront nécessaires, et à terminer la pièce sur la phrase: MON FILS EST VENGÉ ET L'ÉCOSSE EST LIBRE.

Lagny. — Imprimerie VIALAT.